

918
A LA MÉMOIRE DE MON AMI B. MALON

Le Dernier Mot du
Socialisme
Rationnel

Par E. de POMPERY

Vivre c'est agir, c'est être actif, c'est faire usage de ses forces et de ses facultés. Plus cet exercice est complet, plus on vit et plus on est heureux.

Le but supérieur et final de la Société humaine c'est de faire en sorte que tous ses membres puissent jouir de l'exercice intégral de leurs forces et facultés.

Par là, l'individu devient et demeure *sain de corps et d'esprit*, et la Société, composée de membres utiles et actifs, vit dans l'abondance et la paix.

Tel est le dernier mot du Socialisme, non sectaire mais rationnel. E. DE P.

Prix : 2 francs

PARIS

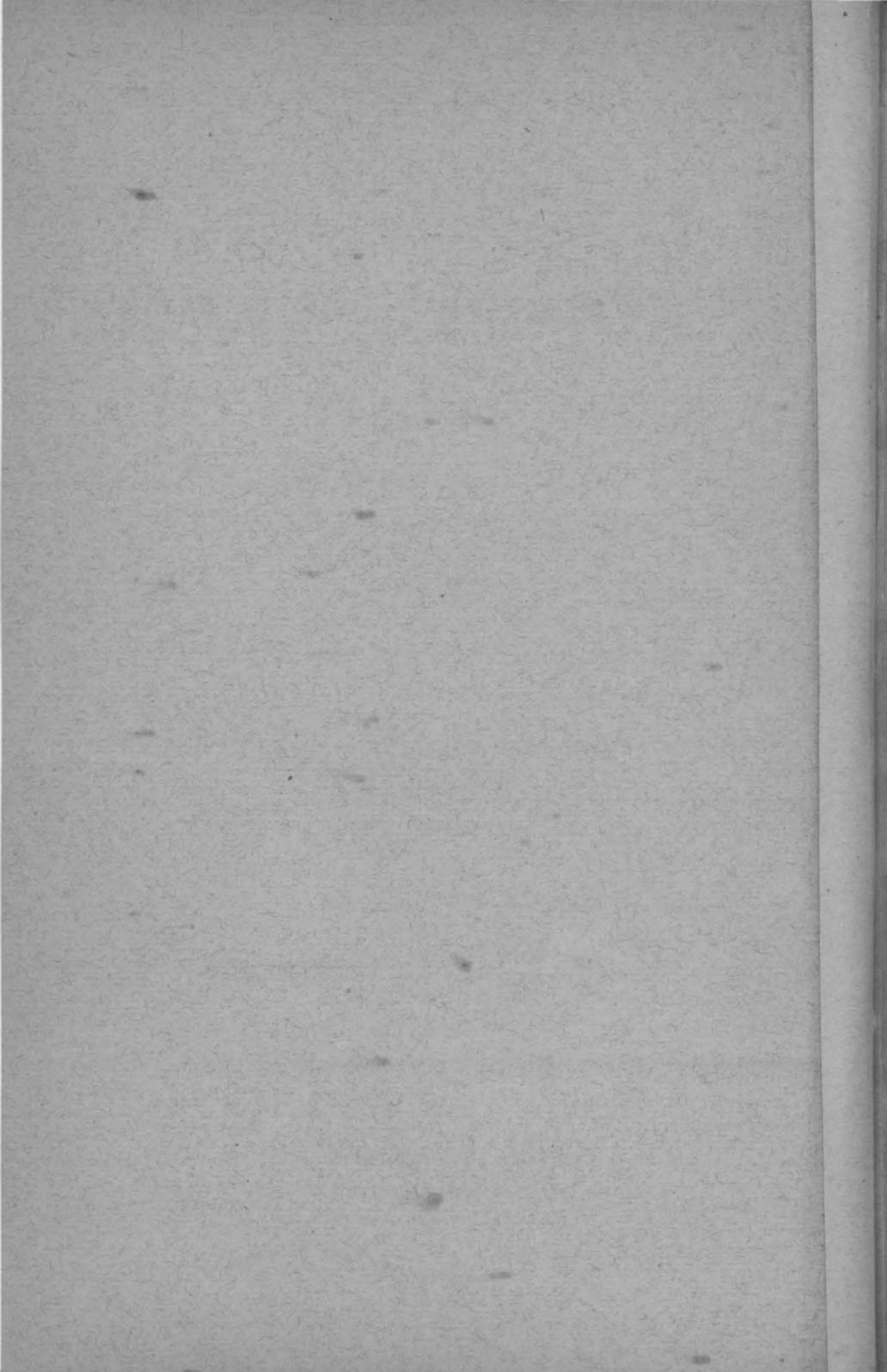
NOUVELLE LIBRAIRIE PARISIENNE

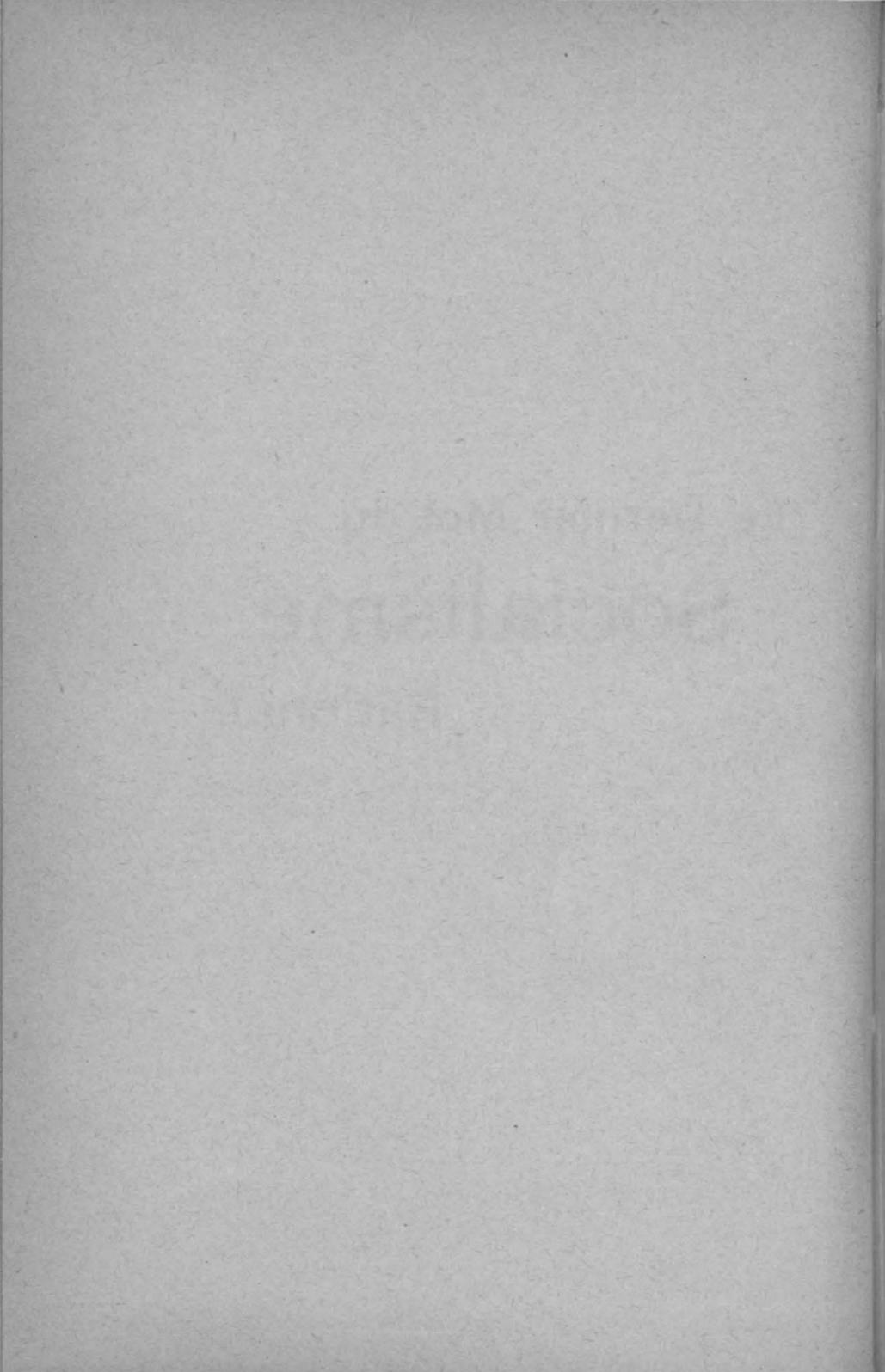
ALBERT SAVINE, ÉDITEUR

L. GRASILIER, SUCESSEUR

12, RUE DES PYRAMIDES

1894.





Le Dernier Mot du

Socialisme

Rationnel

1777. MICHIGAN DE 1807. 1810. 1815.

Le Dernier Mot du

Socialisme

Rational

Le Dernier Mot du

Socialisme

Rational



A LA MÉMOIRE DE MON AMI B. MALON

Le Dernier Mot du

Socialisme

Rationnel

Par E. de POMPERY

Vivre c'est agir, c'est être actif, c'est faire usage de ses forces et de ses facultés. Plus cet exercice est complet, plus on vit et plus on est heureux.

Le but supérieur et final de la Société humaine c'est de faire en sorte que tous ses membres puissent jouir de l'exercice intégral de leurs forces et facultés.

Par là, l'individu devient et demeure *sain de corps et d'esprit*, et la Société, composée de membres utiles et actifs, vit dans l'abondance et la paix.

Tel est le dernier mot du Socialisme, non sectaire mais rationnel.

E. DE P.

PARIS

NOUVELLE LIBRAIRIE PARISIENNE

ALBERT SAVINE, ÉDITEUR

L. GRASILLIER, SUCCESSEUR

12, RUE DES PYRAMIDES

—
1894

CB 235265

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

A LA MÉMOIRE DE MON AMI

B. MALON

Je n'ai connu cet excellent homme que dans les dernières années de sa vie, alors que déjà la maladie l'avait pris à la gorge. Il toussait affreusement, de manière à faire peine, mais comme il était vaillant, il allait toujours surmontant ses souffrances.

Le petit pâtre du Forez, des bords du Lignon, ne savait pas lire à 18 ans. Son frère, instituteur de village, lui apprit vite à lire, écrire et compter; si bien que sentant ses forces, il résolut de venir tenter la fortune à Paris. Il y fut si malheureux, y mangea tant de misère, qu'il était décidé à en finir avec la vie. Le soir, à la nuit, il devait se jeter à la

Seine et disparaître sans bruit et sans éclat. Dans cette disposition d'esprit on ne porte pas le nez en l'air, on baisse la tête vers la terre; il y vit luire une pièce de 10 sous et se dit : Je boirai toujours un verre de cidre et mangerai un morceau de pain. Il entre dans une échoppe; en mangeant, il entend dire à des ouvriers : « Il paraît qu'on embauche à Puteaux. » Aussitôt le jeune homme prend le parti d'aller se présenter à la teinturerie de Puteaux. Il y est accepté comme garçon de peine.

C'était peu, mais c'était l'abri, le pain, la sécurité, et la possibilité de travailler et de s'instruire. Il le fit avec une volonté ferme, inébranlable. Tels furent les débuts, les commencements de Malon. Plus tard, la fatalité voulut que Malon fût mêlé à la Commune. Sa participation y fut celle d'un vaillant ayant fait le sacrifice de sa vie, d'un sage, et d'un homme d'humanité.

Ces événements le forcèrent à quitter la France en fugitif, il passa du temps en Suisse

et en Belgique, continuant toujours à grossir le trésor de ses connaissances. Ses facultés intellectuelles étaient remarquables, il avait une mémoire à double rebras comme dit Rabelais de Pantagruel. Rien ne se perdait dans cette tête bien faite, tout lui profitait. Je crois cependant que Malon avait encore plus de sentiment et de cœur que de raison. Ainsi, pendant qu'il était maire de Bati-gnolles, lors de la Commune, il a présidé un conseil de guerre qui fut appelé à juger 9 espions de ceux que Thiers envoyait à Paris pour connaître l'état de la ville. Naturellement ces malheureux furent condamnés à être fusillés à l'unanimité, seule la voix de Malon ne s'éleva pas contre eux. Il avait un tel respect pour la vie humaine qu'il ne pouvait se résoudre à accepter la peine de mort. Parmi ces malheureux, l'un d'eux se croyant absolument perdu et n'ayant rien à ménager accabla Malon des injures les plus violentes et les plus grossières en lui disant : « Canaille, tu me fais fusiller aujourd'hui, tu le seras

demain ». Sans s'occuper de répondre, Malon demanda à l'un de ses collaborateurs où étaient les prisonniers. Ils étaient dans un jardin, attendant leur sort. Malon demanda si les murs étaient épais et si on pouvait les percer? On lui répondit que facilement on percerait un de ces murs. Il ordonna de faire rapidement un trou dans ce mur et vint dire aux condamnés : « Vite, qu'on se dépêche et allez-vous en. » Ces malheureux ne pouvaient en croire leurs oreilles, particulièrement celui qui avait couvert Malon d'injures. Malon s'était retiré, mais celui-ci revint sur ses pas, disant : Je ne puis pourtant m'en aller comme ça, après ce que j'ai fait, ce que j'ai dit. Sans l'écouter : « Hâtez-vous, dépêchez-vous, lui dit Malon, vous n'avez que le temps de vous sauver. »

Je répète que je crois Malon plus homme d'humanité que d'intelligence, car manifestement à l'heure qu'il est, on est encore forcé de faire trop souvent bon marché de la vie des hommes. Hélas!

Les coureurs de popularité ou les naïfs humanitaires réclament souvent l'abolition de la peine de mort sans se douter de la gravité de la question. Ces pauvres gens ne se sont pas demandés combien il en coûte de mettre un malfaiteur dangereux dans l'impossibilité de nuire. C'est peut-être cinq ou six mille francs, ou davantage, à prendre dans les mains de Jacques Bonhomme qui a tant de peine à vivre et à soutenir sa famille. Les honnêtes gens paieraient donc pour les coupables, tandis que les autres chanteraient leur air de bravoure à leur profit et pour leur plaisir.

Au commencement d'août de cette année, je trouvais Malon dans son modeste logis d'Asnières.

Il était dans son fauteuil, et me montra les épreuves de son dernier article : *l'Utopie dans l'Histoire*; son ardoise était près de lui, ainsi que la fidèle et dévouée compagne de ses jours et de ses nuits, M^{lle} Estelle Husson.

Je restais environ une demi-heure, m'entretenant avec lui, puis il se leva, me fit signe

de l'embrasser au cou; je le tins dans mes bras un instant; puis il me montra son ange gardien en me priant de l'embrasser également, ce que je fis avec plaisir.

Je garde un profond souvenir de cette suprême entrevue.

Je me retirais, et dans le commencement de septembre, avant de partir, je retournais une seconde fois chez Malon. Il était couché, accablé, moribond; je le quittais aussitôt en lui donnant la main, et le 13 septembre j'appris sa mort, à Brest.

Quelle que fût la haute intelligence de Malon et malgré son travail continu, acharné, il lui restait à faire un pas, le dernier, c'était d'habituer son esprit à l'idée capitale et suprême, que l'exercice intégral de l'activité des hommes est l'unique solution du problème social.

Malon était sur le bon chemin, puisqu'il m'a demandé pour la *Revue* les deux travaux qui suivent : mais la mort, trop prompte, ne lui a pas permis d'accomplir ce dernier pas.

INTRODUCTION.

**LES GUESDISTES, LES BLANQUISTES, LES MARXISTES
ET LES COLLECTIVISTES RÉVOLUTIONNAIRES**

AU PIED DU MUR.

INTRODUCTION.

LES GUESDISTES, LES BLANQUISTES, LES MARXISTES
ET LES COLLECTIVISTES RÉVOLUTIONNAIRES

AU PIED DU MUR.

I

Il y a toujours ceci de bon chez les collectivistes révolutionnaires : c'est qu'avec eux on sait parfaitement à quoi s'en tenir. Ils ne vous mâchent pas la châtaigne et ne vous baillent pas le lièvre par l'oreille. Ils vous disent crûment quels sont leurs moyens et quel est leur but.

Leur but c'est d'arriver à nationaliser tous les capitaux, en les attribuant à la collectivité en propriété incommutable; leurs

moyens, c'est la force brutale, sans merci ni miséricorde envers d'infâmes oppresseurs.

Dans leur sincérité, ces révolutionnaires ajoutent qu'ils savent très bien que les paysans et les petits propriétaires leur sont absolument hostiles, attendu qu'ils sont trop sots et trop accoutumés à la tyrannie pour comprendre leur véritable intérêt et secouer le joug séculaire qui pèse sur leurs épaules. « Nous ne pouvons compter, disent-ils, que sur les prolétaires des villes, encore pas sur tous ; mais c'est là que sont nos recrues. Nous voulons constituer, organiser le *parti ouvrier*, et c'est lui qui nous fournira notre armée .

Ces nouveaux révolutionnaires ont mis au rebut et relégué au magasin des accessoires les vieux mots de républicain, patriote, démocrate, radical et même de socialiste. Pour eux, toute cette antiquaille est à répudier, comme entachée de bourgeoisisme.

Rien de pur que l'ouvrier prolétaire des villes et encore l'ouvrier révolté, le gréviste irréconciliable, l'admirateur de la vaillante citoyenne Louise Michel.

Ils blâment, ils méprisent les ouvriers qui mettent à la caisse d'épargne, qui cherchent des garanties dans les sociétés de secours mutuels, dans la coopération, dans des associations quelconques. Pour nos nouveaux révolutionnaires, ces ouvriers sont des imbéciles et presque des traîtres, puisqu'ils soutiennent le fluide révolutionnaire en améliorant leur sort, en cherchant à se rapprocher des capitalistes, à devenir eux-mêmes capitalistes. Horreur ! Ils acceptent donc, de fait, l'iniquité, au lieu de ne songer qu'à la combattre. A leurs yeux, Corbon, Nadaud, Tolain ne sont que des transfuges. Ce qu'il faut, c'est exaspérer l'ouvrier, c'est le rendre misérable, affamé, furieux, en faire un soldat impitoyable pour renverser de ses mains sanglantes cette immonde Babel, qui est la société capitaliste, la société moderne des républicains, des patriotes, des progressistes et autres bourgeois.

Telle est la doctrine, telle est la thèse des collectivistes révolutionnaires.

II

C'est au nom de la justice, au nom de l'humanité, que ces prétendus Spartacus d'un autre âge réclament d'une voix aussi retentissante, jetant feu et flammes, menaçant la société d'une conflagration universelle où elle doit périr, non pas corps et biens, mais en laissant ses biens.

Voilà beaucoup de bruit. Mais qu'y a-t-il au fond de tout cela?

En le prenant de si haut, les collectivistes révolutionnaires me permettront-ils de leur dire que, si leurs aspirations à la justice, au bien de l'humanité, sont louables, ils se montrent tout à fait ignorants de l'histoire, des lois de la nature et de celles de l'évolution particulière à notre pauvre espèce?

Je vois bien leur haine, mais je n'aperçois pas leur science. C'est sans doute pour cela qu'ils crient si fort. Comme des hannetons affolés par la lumière, ils se heurtent

contre les faits, ils se retournent contre la nature des choses. Ils n'en sont que plus furieux et plus rageurs, en éprouvant le sentiment de leur impuissance manifeste.

Ils oublient qu'il y a pour tous les êtres vivants et aussi pour les sociétés, des lois de croissance et de transition progressive que l'on peut constater de tous côtés et au moindre examen attentif. Ces lois sont essentielles à la nature des êtres et des choses, et l'histoire en confirme la réalité à chacune de ses pages.

Ainsi, il a fallu plus de cinq cents ans au tiers-état, à cette bourgeoisie, objet de leur haine de prédilection, pour aboutir à 89.

Les revendications du tiers-état se sont fait entendre avec une certaine puissance, dès 1358, par l'organe énergique du malheureux Étienne Marcel, trop au-dessus des siens et bientôt abandonné par eux. En 1560, aux états d'Orléans; à ceux de 1614, pendant la minorité de Louis XIII, ces mêmes revendications furent représentées et n'eurent guère plus de succès. Enfin, grâce au mouvement philosophique du dix-huitième siècle et à

l'épuisement visible de la royauté, le tiers-état put triompher en 89. Le temps était venu, le fruit était mûr.

Mais que d'efforts héroïques, que de peines, que de douleurs, que de ruines, que de sang, que d'épreuves périlleuses pour cueillir ce fruit!...

Peut-on mettre en oubli nos terribles convulsions révolutionnaires, nos déchirements intérieurs, l'abominable et soldatesque despotisme de Bonaparte, la double invasion de la France, la restauration à la mode de Gand avec sa tentative de retour au passé, la quasi-légitimité de Louis-Philippe le fourbe, la crise de 48 se terminant par notre chute dans le second Empire, lequel nous a livrés à l'ennemi sans armes, sans défense, nous a couverts d'humiliations, en nous faisant amputer d'une des parties les plus sensibles de la patrie. Nous avons passé le centenaire de 89, et c'est à peine si l'on peut dire que nous commençons à être en possession des conquêtes et des bienfaits qui en devaient être la conséquence.

Hélas ! ô collectivistes ! les choses ne vont ni si vite, ni si droit, ni si bien qu'on pourrait le souhaiter et que vous le voudriez en agitant votre drapeau rouge.

III

Il faut le temps. Et, comme les faits ne l'ont que trop prouvé, le temps ne respecte pas ce qu'on fait sans lui. Deux fois nous avons essayé d'établir la République, deux fois nous avons échoué, avec combien de misères et de souffrances !

Aujourd'hui, nous nous y reprenons une troisième fois. Personne de sensé, et quel que soit son bon désir, ne peut affirmer avec une complète certitude que cette fois l'affermissement de la République est assuré à jamais.

En effet, contre elle, il y a l'Église, ce pouvoir séculaire dont l'influence pénètre toutes les molécules du corps social avec une force toujours redoutable. Comptez l'armée de nos saints et de nos saintes, vous en trouverez au

moins deux ou trois par commune ou paroisse sans parler des dieux, père, fils et saint-esprit, sans parler des madones, etc. Et puis comptez leurs revenus, qui attestent éloquemment la puissance de l'Église sur les masses populaires. Avez-vous songé à ce que rapporte l'eau de Lourdes, et aux sommes qu'encaissent madame de la Salette et mesdames de Chartres, de Liesse, de Cléry, d'Auray?

Contre la République, il y a l'ignorance du peuple, qui a acclamé un aventurier sans mérite aucun, lequel n'avait qu'un nom usurpé; du peuple que trompe et peut entraîner le premier hâbleur venu, comme on l'a vu tant de fois; du peuple qui est son maître et qui ne le sait pas; du peuple appelé à se gouverner lui-même, à faire son sort, et qui ne sait pas comment s'y prendre et par où commencer.

La République a encore contre elle les intrigues, les compétitions, les jalousies, les impatiences et les folies des républicains, leur propre insuffisance. Elle a contre elle le mauvais vouloir des partisans des pouvoirs

déchus, bien déchus sans doute; mais ces partisans sont aux pieds de l'Église et combattent sous sa bannière.

Ces obstacles sont considérables et ils ne sont pas les seuls. Les nations se touchent et chaque jour accroît leur solidarité. Or, la République française apparaît seule au milieu des grands États de l'Europe, tous encore monarchiques. Il n'est pas besoin d'insister sur cette difficulté.

L'avenir de la République en France n'est donc pas aussi assuré qu'on aimerait à le croire. Pour qu'il en soit autrement, il nous faut encore beaucoup de sagesse, beaucoup d'efforts, il nous faut le temps, cela est visible, est certain.

La République n'est pas encore enracinée dans le domaine des faits, dans les réalités de l'existence du pays, de façon à ce qu'on puisse la déclarer inébranlable.

Si l'avènement du tiers-état comprend une période d'environ cinq siècles, l'évolution qui a abouti à l'abolition de l'esclavage, à celle du servage, a pris bien plus de temps encore,

a coûté plus d'efforts et causé plus de misères et de ruines.

Si nous remontons jusqu'aux sociétés primitives, les périodes d'évolution sont encore bien plus longues. Combien de siècles nos ancêtres ont-ils passés dans la sauvagerie ! Combien dans l'état nomade et pastoral ! Combien dans la barbarie !

Combien ont duré les âges de pierre, l'âge de bronze !

Quand les sociétés commencent à se policer et à montrer quelque civilisation, l'histoire nous apprend qu'il leur a fallu des siècles pour éclore, grandir, s'épanouir et disparaître.

En présence de ces faits, on se demande comment certains esprits peuvent être assez ignorants ou assez oublieux de l'histoire, assez emportés par le délire du progrès, pour imaginer qu'il est possible de franchir d'un bond et par un coup de force désespéré une phase sociale considérable ?

IV

Les collectivistes révolutionnaires ne parlent que de la force, attendent tout de la force. Ils l'adorent comme le dieu unique. Le monde, disent-ils, n'a jamais été gouverné que par la force, modifié que par la force. Dans le passé, disent-ils, la force a été la reine du monde; elle l'est encore. Il y a donc puérité de la part de nos adversaires à nous faire un crime de revendiquer la force, de la glorifier et de ne compter que sur elle.

Ici, il faut s'entendre et raisonner juste et serré.

Oui, la force, et aussi la ruse, ont été les moteurs des sociétés humaines. Elles le sont encore. Il est impossible de ne pas le reconnaître.

Mais, il faut reconnaître également qu'elles n'ont pas été seules à provoquer les évolutions du genre humain. Une lumière plus

haute a brillé sur les étendards des révoltés. C'est généralement au nom du droit et de la justice que l'on a combattu, dès que les hommes, émergeant de la barbarie, ont marché dans les voies de la civilisation. La notion de justice a enfin pris possession de l'esprit de l'homme. Il ne se lève plus pour piller et conquérir ses voisins, et, s'il se révolte contre ceux qui le gouvernent, c'est au nom de la justice et pour son droit méconnu.

Qu'est, dans son essence intime, le magnifique mouvement de 89, sinon un appel formidable, universel, à la justice, aux droits naturels de l'homme et du citoyen? La révolte des consciences était profonde, générale. D'abord, c'est le sentiment de la justice qui animait toutes les âmes; la colère n'est venue qu'après et pour triompher des obstacles élevés contre une réforme nécessaire. La nuit du 4 août, le baiser Lamourette, la Fédération, ont été des expressions de ce sentiment de justice qui battait dans tous les cœurs.

Le droit de la force est un mot vide de

sens, puisque, la force se déplaçant, le droit périt et qu'il ne reste qu'une autre manifestation de la force. La force est un fait, mais ne peut constituer un droit.

Les collectivistes révolutionnaires répondront que, s'ils font appel à la force, c'est au nom du droit, au nom de l'humanité.

Je l'accorde, je le veux bien.

Mais alors, et avant tout, il faut examiner quelle est la justice qu'ils réclament. Nous demandons, disent-ils, qu'il n'y ait plus d'exploitation de l'homme par l'homme, que l'ouvrier jouisse de tout le fruit de ses peines; nous voulons pour tous une part égale de bien-être et place au soleil.

Assurément ces réclamations sont absolument justes, et tout homme qui raisonne ne les contestera pas.

Bien plus, ces réclamations étaient aussi justes à l'époque des premières sociétés humaines qu'elles le sont à cette heure. Car la justice et le droit ont un caractère absolu. Dans cet ordre, il n'y a jamais deux poids et deux mesures.

Pourquoi donc les hommes n'ont-ils pas réalisé plus tôt parmi eux l'égalité des droits, l'égalité du bien-être?

Sans nul doute, parce qu'ils n'ont pu ni su le faire.

Ils n'en ont pas même conçu la pensée. Ils en étaient à cent lieues. Ils ont commencé par trouver tout simple et tout naturel de se piller, de se tuer les uns les autres, et plus tard de faire des esclaves et des serfs de ceux qui étaient moins forts qu'eux.

L'esclavage, le servage ont été des institutions sociales ayant duré des siècles et, en outre, ayant été considérées par des sages, par des philosophes de premier ordre, entre autres par Aristote et Platon, comme des institutions nécessaires et parfaitement conformes à la nature.

Combien n'a-t-il pas fallu de temps, de péripéties sociales, de conquêtes, de destructions, de guerres et d'efforts de tous genres, pour que ces institutions se modifiassent, puis finissent par disparaître! Rappelons, en passant, que les derniers *mainmortables*

n'ont été affranchis que par la Révolution de 89, il n'y a pas cent ans.

Que le progrès est lent!

De quels fleuves de sang et de larmes est traversée la route que parcourt notre pauvre espèce! On ne saurait trop le déplorer, mais on ne peut le méconnaître, à moins de folie et d'ignorance.

V

Telles ont été les conditions cruelles de l'évolution de notre espèce.

Maintenant, les collectivistes révolutionnaires viennent nous prêcher de nous joindre à eux, pour qu'au moyen d'un coup de force la société moderne, telle qu'elle se comporte, soit transformée du soir au matin.

Réduire au silence et à l'impuissance ou détruire les récalcitrants, exproprier tous ceux qui possèdent, déclarer que la terre, les instruments de travail et les capitaux appartiennent à la nation, que chaque citoyen fera

six ou huit heures de travail et qu'il recevra un salaire suffisant pour avoir une existence convenable, sans compter toutes les satisfactions intellectuelles et morales, cela peut se dire et s'écrire, mais se faire, se pratiquer le lendemain du coup de force, c'est autre chose.

Ici surgissent de toutes parts les difficultés, les obstacles, les impossibilités.

Non seulement il s'agit de bouleverser matériellement le monde tel qu'il est économiquement constitué; il faut encore changer l'état mental, les idées et les sentiments de la nation. Les deux problèmes sont connexes. Et si le premier apparaît comme une haute montagne infranchissable, sinon par des travaux de longue haleine et les efforts les plus persévérants, le second présente encore un ensemble d'impossibilités beaucoup plus fortes et plus fondamentales.

Changer en un jour l'état mental d'une nation, c'est comme si l'on disait à la plante à peine levée : Tu vas produire ta graine; à l'arbuste : Demain tu seras un grand arbre;

et à l'enfant, en le tirant par les oreilles : Sois un homme, je le veux ! Cela ne peut se dire et se faire que dans les contes de fées. Les utopistes les plus effrénés, seuls, peuvent caresser une idée aussi folle.

En effet, au point de vue religieux, la masse de la nation vit encore sous l'empire des idées théologiques. Elle a besoin du genre d'espérances et de consolations qui en découlent. Les faits sont là, ils parlent plus haut que toute démonstration. Au point de vue politique, la nation est souveraine. A tous les degrés de la hiérarchie des corps constitués, depuis la commune jusqu'au Parlement, elle nomme ses mandataires. C'est d'elle seule qu'émanent tous les pouvoirs. Donc, si la nation était suffisamment éclairée et apte à exercer sa puissance, elle serait administrée et gouvernée au mieux de ses intérêts. S'il en est autrement, si les choses ne vont guère vite, si les progrès en tout genre sont lents, c'est par l'impuissance de la nation.

Au point de vue économique, il en est encore ainsi.

Assurément, depuis un siècle, depuis 89, les conditions économiques de la nation se sont prodigieusement améliorées. La France supporte aujourd'hui un impôt de trois milliards avec infiniment moins de peine qu'elle ne payait quatre cents millions en 89. La propriété territoriale s'est considérablement divisée, étendue. Nul pays en Europe n'est à cet égard dans une situation aussi favorable. La propriété mobilière a pris une telle extension, que la nouvelle venue est aussi importante que son aînée.

La puissance de l'outillage moderne a donné à la production une impulsion prodigieuse. La France produit vingt fois plus qu'il y a un siècle.

Le salaire s'élève constamment, les institutions de mutualité, de prévoyance, s'accroissent tous les jours; l'instruction populaire a fait de grands pas, s'il lui en reste beaucoup à faire encore, et aujourd'hui tout le monde pousse à son développement.

Néanmoins, l'ignorance n'est pas vaincue. Elle est grande et générale, on peut le dire.

Et c'est là le véritable obstacle à tous les progrès de la nation. Si le prolétariat était instruit, mais à ce prix seul, il serait maître souverain de son sort, puisqu'il est le nombre et peut, à tous les degrés de la hiérarchie politique, faire prévaloir légalement sa volonté.

Ce qui lui manque, c'est l'instruction. Il ne connaît pas ses intérêts et ne peut discerner le bien du mal, ni choisir des mandataires capables de servir sa cause.

Posséder le pouvoir, c'est bien, c'est beaucoup; savoir s'en servir, c'est mieux, c'est essentiel.

Instruire le peuple, rendre le peuple capable de se conduire, toute la question sociale est là; là est le grand problème, on pourrait dire le seul problème.

En ce qui les touche de plus près, là où il semblerait que les ouvriers doivent être le plus compétents, on les voit hésiter et souvent prendre la gauche pour la droite, le mal pour le bien.

J'ai eu la joie de voir de près M. Leclaire,

le fondateur de la Société des peintres en bâtiments : combien il lui a fallu de tact, de diplomatie, de zèle et de persévérance, pour amener ses ouvriers à l'heureuse situation qu'ils ont aujourd'hui ! On ne saurait se l'imaginer. Les premiers pionniers, en retraite maintenant, pourraient seuls le raconter.

Il en a été de même pour M. Godin, le généreux et intelligent fondateur du Familistère de Guise, le créateur de l'unique contrat d'association intégrale entre le travail et le capital aujourd'hui réalisé.

Ces deux exemples prouvent que, le plus souvent, l'ouvrier est incapable de voir son bien, son intérêt, que, par suite de son ignorance, il se méfie souvent à tort et se confie tout de travers.

Un ignorant, souffrant, malheureux, gèvera du premier coup un hâbleur quelconque, faisant parade de beaux sentiments et lançant à la tête des bourgeois des paroles enflammées. Et ce même ouvrier fera la sourde oreille à un Leclaire, à un Godin, cherchant à lui prouver qu'il peut se tirer de peine en

pratiquant la mutualité, la prévoyance, la coopération, l'association.

Cela s'est vu maintes fois, et notamment dans les deux cas que je viens de citer, lesquels ont pour eux la consécration du succès.

VI

Nos collectivistes révolutionnaires veulent tout ou rien. Point de compromis, de transactions, point de lâches concessions. De là leurs mépris et leurs haines pour ceux qu'ils appellent dédaigneusement les *possibilistes*, aussi bien que pour les opportunistes et radicaux. Ils ne veulent rien entendre. *Tout ou rien!* c'est leur devise.

Jamais, dans aucun ordre de faits, les choses ne se passent ainsi. Et si furieux, si rageurs que soient ces messieurs, ils ne pourront renverser les lois de la nature et celles de l'évolution des sociétés humaines.

Que peut-il sortir de leurs prédications furibondes? Beaucoup de mal, peu de bien et

peut-être aucun bien. Ils pourront exalter jusqu'au fanatisme quelques prolétaires naïfs et sincères, comme on l'a vu de tout temps et au service de toutes les causes. Certainement, cet homme qui s'écriait à Lyon : « Citoyens, je suis marié et père de famille, j'aime ma femme et mes enfants ; mais, si vous avez besoin de moi, je suis prêt et, s'il le faut, j'irai assassiner M. Grévy ou le commissaire ici présent qui nous écoute, » cet homme est un fanatique de bonne foi, capable de tous les sacrifices, comme le furent Jean Châtel, et Ravailac, et Jacques Clément, et Girard, l'assassin de Guillaume le Taciturne.

On peut comprendre jusqu'à un certain point les nihilistes russes, disant : « Nous voulons une constitution, et nous ferons mourir tous les tzars qui prétendront conserver leur ancien pouvoir absolu. » On peut tuer un homme, plusieurs hommes successivement, et même supprimer une dynastie. En outre, l'obtention d'une charte ou l'octroi d'une constitution n'est pas chose nouvelle. Elle s'est vue maintes fois.

Mais l'entreprise des collectivistes révolutionnaires est une tout autre affaire. Anéantir en France toute la classe des capitalistes et propriétaires, en procédant par la dynamite, l'incendie et le meurtre, cela est impossible, même en y mettant toute la fureur, tout le fanatisme dont quelques têtes peuvent être enflammées. Le morceau est trop gros, et il n'y a pas d'ogre capable de l'avaler. Il ne s'agit pas seulement d'un bœuf pour un boa, mais d'un éléphant pour une vipère cornue. Il n'y a pas proportion entre les choses.

La Commune de 1871, les journées de juin 48, ont été de terribles et funestes événements, mais ils n'ont pas réussi et ne pouvaient pas réussir. En admettant qu'ils eussent pu durer plus longtemps, ils auraient produit de plus grands maux et de plus grandes ruines, mais évidemment ils n'auraient pas réussi davantage. Ces mouvements avaient contre eux la force des choses, et nul ne peut lutter contre elle que pour être vaincu.

Les collectivistes révolutionnaires ont contre eux la force des choses découlant de

l'état moral et économique de la masse de la nation.

Si la Révolution de 89 a réussi, c'est qu'elle avait pour elle une longue préparation, une disposition générale de la nation, disposition qui s'est manifestée même dans le fond des campagnes, même chez le bas clergé.

Il en faut dire autant de la Révolution de Juillet, qui avait couvé pendant quinze ans, qui fut provoquée par le plus fol aveuglement du roi et de son entourage, et dont le but n'était ni chimérique ni trop ambitieux : la réalité et l'affermissement d'une monarchie constitutionnelle.

La Révolution de 48 n'a réussi qu'à moitié, malgré la facilité et la douceur avec laquelle elle s'est opérée. La quasi légitimité a bien disparu, mais la République n'a pu s'établir. Pourquoi? Évidemment parce que le but était trop difficile à atteindre. La nation n'était pas mûre pour une institution d'un ordre aussi élevé. La République de 48 a été égorgée beaucoup par la main de ses amis prétendus ou malhabiles, un peu par

la fourbe d'un aventurier qui n'a montré qu'un talent, celui de savoir profiter de l'insuffisance de la nation.

Le second Empire a fini de lui-même dans la boue et dans le sang, avec la collaboration de l'étranger, fin digne de lui et qui rappelle celle du premier Empire : Sedan après Waterloo.

Tous ces faits historiques sont de nos jours et portent avec eux leur enseignement.

Les moyens employés par les collectivistes révolutionnaires sont donc impuissants, outre qu'ils sont sauvages. Ces moyens sont condamnés par la conscience publique. Leur mise en pratique, leur prédication violente ne peuvent que nuire à la cause du prolétariat, cause sacrée à nos yeux, puisque c'est celle de la plus grande partie de l'humanité.

VII

Ce n'est pas d'aujourd'hui que nous la défendons pour notre part. Dès que nous avons

pu tenir une plume, nous l'avons consacrée à la cause sainte de la justice et de l'humanité. C'est pourquoi nous avons traversé toutes les écoles socialistes et vu, de plus ou moins près tous ses chefs : Fourier, Comté, Considérant, Infantin, Pierre Leroux, Proudhon, Louis Blanc, Cabet et même Blanqui. Nous avons collaboré à plusieurs de leurs journaux : *Phalange*, *Démocratie pacifique*, *Revue indépendante*, *Revue sociale*, *Philosophie positive*, etc., sans compter que nous avons écrit plus d'un livre ou d'une brochure sur le socialisme.

Non seulement nous nous sommes toujours occupé de la question sociale, mais nos aspirations nous ont conduit à admettre le grand desideratum des collectivistes révolutionnaires, la socialisation de tous les capitaux et instruments de travail, la terre comprise. Là est l'avenir. Nous en sommes fermement convaincu.

Mais, à la grande différence de ces messieurs, nous n'avons jamais vu, dans l'emploi de la force brutale, un moyen de parvenir à

ce but si désirable. Et de plus, précisément parce que nous avons toujours eu ce but en vue, nous avons pensé qu'il ne pourrait être atteint d'un bond et par un coup de force, mais bien par des efforts persévérants.

Les collectivistes révolutionnaires s'imaginent prendre le plus court en indiquant un chemin de traverse et de casse-cou. C'est une erreur grave et qui, en d'autres circonstances, a fait couler beaucoup de sang, amoncelé beaucoup de ruines, engendré beaucoup de misères.

Proclamer à tue-tête le droit de la force, sentir qu'on n'a pas la force, se voir contraint de le déclarer, c'est véritablement enrageant. Les collectivistes révolutionnaires en sont là. Aussi à leurs outrages contre la bourgeoisie, le gouvernement, les radicaux, contre tout ce qui représente une certaine force réelle, ajoutent-ils les menaces et les reproches : « Ne nous manquez pas, tant que vous êtes les plus forts, disent-ils, car nous ne vous manquerons pas, comptez-y. » Puis vient la longue kyrielle des injures : oppresseurs, exploi-

teurs, affameurs, gens sans foi ni loi, bourreaux, fusilleurs, versaillais.

Ils font des *meetings d'indignation* contre l'ignoble conduite des bourgeois et des gouvernements. Bref, ils crient comme beaux diables en bénitier. (Rabelais.)

Il y a là un manque de logique évident. Ne croyant qu'à la force et cherchant à être les plus forts pour réaliser *per fas et nefas* leurs utopies discordantes, les collectivistes devraient trouver tout naturel que les bourgeois et les gouvernements usent de leur force contre ceux qui les attaquent sans merci.

En bonne vérité et toute logique, pourquoi se laisseraient-ils faire par les destructeurs, qui n'attendent que le moment psychologique pour les égorger?

Les bourgeois seraient, d'après le raisonnement même des collectivistes, de véritables imbéciles en n'usant pas contre eux de la force, puisque, de leur côté, ils n'attendent que le moment d'être assez forts pour leur faire immédiatement leur petite affaire et se saisir

de leurs biens, qui dans ces mains homicides représentent l'*infâme capital*.

VIII

En résumé et en définitive, entre les collectivistes révolutionnaires et nous, qui comptons plus de quarante ans de socialisme, où est la question ?

Nous sommes d'accord sur le but et en discordance complète sur les moyens de l'atteindre.

Comme eux, nous proclamons qu'après s'être affranchi de l'oppression théologique ou religieuse, puis de l'oppression monarchique ou politique, l'homme doit s'affranchir de l'oppression capitaliste. Comme eux, nous voulons que tout homme venant au monde trouve dans la société large et complète protection, protection que ne peut assurer la famille; nous voulons qu'il y trouve l'éducation, l'instruction, l'éclosion de toutes les aptitudes, puis leur emploi utile et, en

récompense, les satisfactions matérielles et morales nécessaires à ses besoins, en un mot, avec la liberté entière, un droit égal et réel au bonheur compatible avec la nature humaine.

Ces biens ne peuvent s'acquérir que par une production abondante, capable d'universaliser le bien-être.

Or, quoiqu'ils aient la prétention de procéder scientifiquement en fait de socialisme, les collectivistes révolutionnaires n'ont jamais abordé la question du travail. Ils n'en soupçonnent pas la gravité et ne s'en sont jamais préoccupés. Ce point est pourtant essentiel, fondamental. Qu'est-ce que le travail de l'homme? Comment faire pour que l'activité humaine produise son maximum d'effet utile, et par là engendre le bien-être et même la richesse pour tous?

Jusqu'ici le travail a été et est encore pour l'homme une peine, un châtement, une malediction. Toujours il a fallu y astreindre l'homme par une contrainte, soit physique, soit morale. Les faits sont là et ne parlent que trop haut.

Si, demain, par un coup de fortune, les collectivistes, débarrassés des bourgeois et maîtres absolus de la société, se trouvaient en face de la masse des prolétaires, que feraient-ils? Comment utiliseraient-ils leurs bras et les appliqueraient-ils à la fécondation des capitaux?

Comment organiseraient-ils la société nouvelle, où doit régner la justice avec la liberté et le bien-être pour tous? Par où s'y prendraient-ils? Comment constitueraient-ils une direction nécessaire?

Le travail ayant conservé son ancien caractère de peine, l'homme y répugnerait naturellement. Comment et de quel droit contraindre l'homme à se soumettre à la dure nécessité de produire?

Pas d'idée religieuse; plus de maîtres, de patrons, plus de capitalistes; impossible d'employer aucun des anciens moyens coercitifs, avec lesquels on a forcé au travail les esclaves, les serfs et les prolétaires, aiguillonnés par la faim. Comment faire? A quel saint recourir? Car on ne peut plus

tromper l'homme, ni le faire marcher contre sa volonté. Il est libre, et sa personne doit être respectée.

Reste donc que l'homme veuille travailler de lui-même, qu'il désire faire usage et emploi de ses forces. Car, au fond, l'homme est un être vivant, l'action lui est nécessaire, naturelle. Bien plus, il est certainement l'agent supérieur, et de beaucoup le plus multiple et le plus riche en facultés, de tous les êtres répandus sur le globe.

Vous ne pouvez plus contraindre l'homme, vous devez tout attendre de son libre vouloir. Cela est de tous points conforme à vos doctrines de radical affranchissement.

Eh bien, savez-vous comment obtenir le bon gré de l'homme? Y avez-vous seulement réfléchi? Là est pourtant la pierre angulaire, autant que la nécessité logique, culminante, de vos théories.

Il faut que vous sachiez comment substituer au travail-peine le travail-fonction, accepté par l'homme parce qu'il est conforme à sa nature, parce que le travail ainsi com-

pris, c'est l'épanouissement de son être dans la plénitude de ses forces et par conséquent le seul et véritable moyen de son bonheur, tel qu'on peut le concevoir, sans se jeter dans des fantaisies surnaturalistes.

Voyons, avocats travailleurs, champions du prolétariat, vengeurs du peuple, de ce pauvre Jacques Bonhomme, qui pâtit et qui souffre depuis des milliers de siècles ! voyons, qu'avez-vous à dire sur la question suprême du travail ?

C'est ici que, depuis longues années, j'attends les socialistes, les économistes et les politiques. Jusqu'ici, tous ont fait la sourde oreille, soit faute de comprendre, soit faute d'avoir le courage d'y réfléchir et d'étudier.

Peut-être était-il nécessaire, pour que la question du travail fût enfin posée devant le grand public de façon à ce qu'on ne pût éviter d'y répondre, que cette question fût introduite avec fracas, avec la dernière violence, comme elle l'est actuellement.

On peut disserter longtemps et longuement sur l'économie politique et le socia-

lisme, sans aborder la question capitale du travail. Tant de gens s'entendent si bien à tourner autour du pot, sans le casser, mais aussi sans rien trouver!

Mais les collectivistes révolutionnaires mettent résolument le pied dans le plat, au risque de le briser. Il n'y a plus à reculer. Il faut que chacun s'explique et montre ce qu'il a dans le ventre?

Économistes, que savez-vous sur la question du travail? Socialistes, à votre tour! Et maintenant, à vous, citoyens collectivistes révolutionnaires, qu'avez-vous à dire sur la question du travail.

Par hypothèse, vous avez dans les mains tout le capital social accumulé par les siècles et fourni par la nature, et devant vous l'innombrable foule des travailleurs. Qu'allez-vous faire? Comment allez-vous procéder?

Prenez garde que, de par vos doctrines, vous n'ayez plus droit d'opprimer l'homme et d'attenter à sa liberté.

IX

De toute évidence, vous n'auriez qu'un seul moyen de résoudre la difficulté, ce serait de faire en sorte que de lui-même l'homme acceptât le travail, parce que le travail a changé de caractère et qu'on le lui présente comme une fonction naturelle, laquelle, loin de nuire à son être, lui est favorable et constitue un acte libre et joyeux.

Collectivistes révolutionnaires, il me semble que vous voilà où je voulais, où logiquement vous deviez arriver, *au pied du mur*.

Pouvez-vous le franchir? Si oui, vous êtes alors les véritables amis et les sauveurs des prolétaires. Vous avez réellement résolu le problème social. Il ne reste plus qu'à vous tresser des couronnes et à vous applaudir.

Si vous ne pouvez franchir le mur, si vous ne savez comment vous y prendre, il faut aller à l'école, il faut vous instruire, Autrement, pourquoi crier si fort, et de quel

droit réclamez-vous la direction de la société, celle de tout son capital et de toutes ses forces productives?

On ne pourrait y voir que l'outrecuidance la plus folle et la moins justifiée.

Qui sait organiser le travail-fonction sait tout et a résolu le problème social dans ses détails et dans son ensemble.

Tout est là. Ce point unique enferme tout, puisqu'il s'agit de la mise en valeur de l'homme avec toutes ses facultés et aptitudes, morales, intellectuelles, scientifiques, artistiques et industrielles. Cela fait, que reste-t-il à faire? De toute évidence, rien, absolument rien.

Oui, sachez-le, ô collectivistes! la seule route qui conduise sûrement et pacifiquement à la socialisation des capitaux, c'est la substitution du travail-fonction, accepté de bon gré par l'homme, au travail-peine repoussé par lui. Cette voie est unique, il n'y en a pas d'autres.

Lorsque l'homme est placé dans ces conditions, qu'il a la pleine expansion de son

être dans toute son énergie, qu'il vit sous l'empire de la justice la plus parfaite, attendu que le mouvement de la société est ordonné par une hiérarchie constituée dans toutes ses branches par l'élection multiple et mobile des compétents, tous intéressés à l'œuvre commune, que manque-t-il à l'homme? que peut-il désirer de plus?

Il est actif et vivant, il a la pleine jouissance de son être; il vit avec ses semblables dans des rapports de justice et de sympathie, de goûts et d'affinités scientifiques, artistiques, industrielles. La justice, il concourt à l'assurer aux autres, il en recueille pour lui-même les avantages inappréciables. Ses besoins de sociabilité et de bienveillance sont entièrement satisfaits, comme ses facultés et ses aptitudes ont le champ le plus vaste et le plus varié.

Le travail, ainsi organisé, donne à la production un élan merveilleux. Ce travail produit la richesse générale, et chacun y prend part en raison de son concours, et de façon que tous ses besoins soient satisfaits.

Mais, direz-vous, et le capital et les capitalistes?

Je n'y pensais plus; il est vrai qu'il n'est plus besoin de s'en préoccuper.

Dans la société actuelle, la possession du capital préoccupe chacun de nous, quelquefois jusqu'à l'odieux, jusqu'à la folie. Voyez les avarés. Et cela se conçoit.

Aujourd'hui, sans capital, point de sécurité, point d'assurance et de garantie, point d'instruction ni de retraite. Sans la protection de la famille, qui est si faible, qui souvent fait défaut, il ne nous reste que la providence sociale, la protection de tous, qui est misérable, qui n'est point efficacement organisée.

Mais dans la société fondée sur le travail-fonction, la société pacifique, riche et justice, il en va tout autrement. La vraie providence sociale existe, et cette providence s'étend largement sur tous ses membres, sans exception aucune. La société est assez puissante pour cela.

Vous demandez un capital? Pourquoi faire? Pour travailler, pour donner carrière à votre

activité? Mais vous n'en avez nul besoin, puisque la société prend un soin extrême d'utiliser vos forces.

Est-ce pour assurer votre sécurité dans la maladie, la vieillesse? Mais la société pourvoit à toutes ces nécessités, comme elle a pourvu à votre instruction, à votre développement intégral.

Est-ce pour posséder personnellement un tableau, un bijou, une maison? pour faire un voyage? Très bien. Tout cela dépend de vous. Vous êtes votre maître. Personne ne s'oppose à ce que vous épargniez, sur ce qui vous revient de votre part de rémunération, pour réaliser votre désiratum.

Car vous n'êtes pas ici à la portion congrue, comme si vous étiez en Icarie, chez le père Cabet.

En Icarie, avec le grand-prêtre du communisme, a régné une égalité formidable. Tous les hommes recevaient le même costume et aussi les femmes. L'uniformité s'étendait à tout : au repas, au travail, aux récréations, aussi bien qu'au costume. Il ne manquait plus que la fameuse horloge dont parle Tristram

Schandy. Pour qu'une femme pût porter un bijou, une bague, des boucles d'oreilles, une agrafe, une ceinture, il eût fallu qu'il y en eût pour toutes et que ces objets fussent tous pareils, personne ne devant se distinguer de la masse, nul n'ayant le droit de s'individualiser, d'être soi-même, d'avoir son cachet particulier. C'eût été contraire à la sainte égalité.

Qu'arriva-t-il? Cette uniformité, cette monotonie, ce niveau pesant, cette chaîne mise partout au pied de chacun, cette insupportable tyrannie de la masse sur ses membres, cet effacement complet de la personne humaine dans une sorte de chaos social numéroté, où nul n'avait le droit d'avoir plus de force, plus d'esprit, plus d'adresse, plus de talent qu'un autre; où l'estime, l'amitié, l'amour devaient être également répandus sur tous; où, pour une femme, être plus aimable, plaire davantage, se trouver mieux pourvue de grâces et de beauté, étaient des contraventions absolument contraires à la loi sainte de l'égalité. Qu'arriva-t-il?

Cette théorie peut être séduisante pour un

esprit rectiligne et mathématique; pratiquement elle s'est trouvée impossible. Il est arrivé que le rêve du père Cabet s'est évanoui au bout de quelques mois. On s'est tourné le dos et la plupart l'ont tourné à ce vénérable vieillard qui en est mort navré.

Le communisme de Cabet est mort bellement de sa mort naturelle, attendu que l'homme n'est pas fait pour la communauté, la fusion et la confusion. De par les lois de son être, l'homme est fait pour l'association, ce qui est bien différent et ce qui permet à chacun d'être soi-même, d'avoir son individualité, de se posséder et même de posséder un capital individuel.

Mais ce capital, il est évident qu'il ne peut être fécondé que par l'association, en tant qu'il constitue un instrument de travail. Le travail ne s'accomplit isolément que par exception. De plus, en admettant qu'un membre de la société fût assez riche pour être oisif, ou passer son temps en distractions inutiles, il importe de rappeler au lecteur que nous sommes par hypothèse au sein d'une société

qui a remplacé le travail-peine par le travail-fonction. Cela étant, l'homme est entraîné à l'action utile et productive. Toute son activité est en jeu, il se sent vivant par toutes ses forces, par l'expansion normale de son être.

Pour l'homme ainsi transformé, l'oisiveté, la paresse, les leurre d'activité que représentent nos jeux et nos futiles distractions, ce serait un supplice, une torture plus ou moins pénible. Créé pour agir et voir logiquement ses actes aboutir à un effet utile, comme l'arbre produit naturellement un fruit, l'homme se livre avec ardeur, avec passion au travail, qui est l'expansion de son être, et se détourne avec horreur de tout ce qui ne peut que le tromper, leurrer ses désirs, le tout autant que si on le condamnait à mâcher à vide, à se mouvoir sans motifs comme un écureuil dans sa cage.

Et voilà comment cette terrible question de l'antagonisme du travail et du capital se trouve résolue. Elle s'évanouit tout bonnement et disparaît dans ce bel et magnifique ensemble, qui est l'association intégrale

entre les hommes, ayant pour fondement indispensable l'organisation du travail conforme à la nature humaine. Est-ce compris?

S'il en est ainsi, j'ai le droit de vous répéter, ô collectivistes! que vous êtes rendus au pied du mur.

En effet, quels sont vos principes? La justice et la liberté. A vos yeux, l'homme doit être absolument libre et son seul maître; il ne relève uniquement que de la justice, égale pour tous, politiquement, moralement, économiquement.

C'est bien ainsi que je l'entends, tout comme vous.

Mais alors, je vous le demande, quels moyens savez-vous, en dehors de celui que je vous indique, d'obtenir de l'homme qu'il travaille et qu'il produise, en se sentant heureux de son sort?

Vous voilà donc où je vous disais, *au pied du mur*; car jusqu'ici l'homme n'a travaillé que sous le fouet de la nécessité, sous la main de fer de la contrainte.

A cela, que pouvez-vous répondre?

LES
THÉLÉMITES DE RABELAIS

ET LES

HARMONIENS DE FOURIER

LES

THÉLÉMITES DE RABELAIS

ET LES

HARMONIENS DE FOURIER

Rien n'arrive que ce qui doit arriver, et voici ce qui arrivera dans les siècles des siècles.

Déjà l'immortel Rabelais l'avait entrevu et en avait fait un croquis sous le nom d'*Abbaye de Thélème*. La vision était juste, mais elle se produisait à la fin du moyen âge, trop tôt pour pouvoir présenter une consistance quelque peu solide.

Aujourd'hui, à plus de trois cents ans de distance, après le XVIII^e siècle et la Révolution Française, avec le progrès des sciences

et leur féconde application à l'industrie, nous pouvons avoir de plus justes visées que Rabelais et compléter son rêve.

Pour que l'homme soit heureux, que faut-il? Il faut d'abord qu'il se sente bien portant, qu'il soit libre d'agir selon ses volontés et que le milieu social lui permette de donner satisfaction à tous ses désirs et à tous ses besoins sans exception.

Avec ces conditions, l'homme se trouverait heureux autant que le comporte sa nature; je crois que personne ne sera tenté de le contester.

Pour que l'homme soit bien portant, il doit être *sain de corps et d'esprit* : sain de corps, c'est-à-dire qu'il jouisse d'organes bien développés et bien équilibrés; sain d'esprit, c'est-à-dire qu'il faut que ses facultés intellectuelles et morales soient aussi bien développées et équilibrées que ses facultés physiques.

Ces conditions supposent une organisation sociale, où le bien-être est largement assuré, où l'éducation de l'enfance soit l'objet des soins les mieux entendus, où l'éclosion de toutes

les facultés physiques et morales de l'enfant se produise aussi normalement que celle des plantes, venues dans un bon terrain, préparé, approprié à leur nature.

Mais ce n'est pas tout, il faut que, durant la vie des hommes, cet état de santé véritable se maintienne jusqu'à leur dernier jour. Or, cet état de santé ne peut se soutenir invariablement que par l'exercice normal de tous les organes et de toutes les facultés des hommes.

Il est manifeste que, sans ce point fondamental, tout retomberait dans le désordre et la confusion.

*
**

Avec la déséquilibration de l'esprit et du corps reparaitraient les maladies physiques ou morales : on reverrait les névrosés, les hystériques, les rachitiques, les tuberculeux, les goutteux, les rhumatisants.

Les envies, les jalousies, les ambitions folles, les cupidités bizarres, les compétitions

de toute nature reparaitraient de plus belle. Pour que l'homme demeure sain de corps et d'esprit, il faut donc, avant tout et comme condition première, qu'il soit placé dans une situation, propre à l'exercice complet de son activité.

Ceci est chose logique, indéniable, et voilà le problème posé.

Le problème est complexe, puisque l'organisation de l'homme l'est elle-même et puisque en qualité d'être sociable, intimement uni à son espèce, on doit nécessairement tenir compte de ce qui touche l'individu et de ce qui regarde la société.

*
* *

L'activité de l'individu a deux buts principaux, que la nature prescrit : se nourrir et se reproduire.

Envisagés par rapport à l'ensemble de l'espèce, ces deux buts semblent grandir et impliquer de multiples conditions de succès. Et

il se dégage de cette vue générale un troisième but que l'on n'apercevait pas d'abord, c'est l'idée et le besoin de *progrès*, le besoin d'amélioration et l'idée de perfectionnement.

Nous voici donc en face, non pas seulement de l'homme, mais de la société humaine.

Chacun de ces hommes représente un microcosme de forces et de facultés diverses. La société, qui embrasse cet ensemble, nous offre une multitude de forces variées attendu qu'elle a besoin d'une foule de fonctions diverses. C'est tout un vaste monde à ordonner. Comment s'y prendre? Écoutons la nature et obéissons à ses lois.

*
**

Voyez l'enfant. Quelle activité prodigieuse! quelle curiosité toujours en éveil! quel mouvement incessant, jusqu'à ce qu'il s'endorme, pour renouveler ses forces! C'est vraiment le spectacle de la vie humaine en miniature.

L'enfant ne marche pas, il court, il bon-

dit, il saute; il ne parle pas, il chante, il crie, il rit aux éclats; il ne mange pas, il dévore à tout moment. Il fait tout avec passion. C'est qu'il a tant à faire! Il lui faut grandir, apprendre l'usage de ses sens, acquérir force notions premières, très simples, mais qu'il ignore. Cette première éducation se passe avec la mère, les bonnes, ceux qui aiment à amuser les enfants, les autres petits. Elle dure jusqu'à deux ou trois ans.

Vers cet âge il faudrait déjà à l'enfant un champ d'activité plus sérieux et plus vaste, tel qu'en peut fournir la vie à la campagne, avec d'autres enfants. L'enfant ne s'arrête jamais, il faut toujours qu'il soit actif et fasse quelque chose. Si on ne lui trouve pas une besogne utile, il cassera, il détruira, il gâtera, parce qu'à tout prix il faut qu'il agisse. Il sent bien, et nous le montre, que la vie est action. L'enfant est très logique et avec lui on ne peut masquer la vérité. Vivre c'est agir, et plus on agit avec passion et enthousiasme, plus on ressent la vie, plus on est heureux.

- *Le don de l'imitation*, inné chez tous les

enfants, est le plus général et le plus utile éducateur de l'enfant. Tout l'étonne et attire son attention, car il ne sait rien et il a tout à apprendre. Mais dans son entourage, ceux qui l'intéressent le plus ce sont ceux qui, par leur âge, lui tiennent de plus près. C'est ceux-là, en effet, qu'il peut le mieux comprendre et qu'il a l'espoir d'égaliser. Il se dit qu'il fera aussi bien qu'eux, qu'il deviendra aussi habile et aussi fort.

Le voilà lancé, engrené. Laissez-le faire, il ira loin et ne s'arrêtera plus. C'est avec joie qu'il entrera dans les rangs des travailleurs de diverses catégories, où ses aptitudes le poussent.

*
**

L'homme est l'agent d'activité le plus merveilleux, le plus intelligent, le plus richement pourvu de facultés de tout ordre que nous présente la nature. C'est un Protée. Et si vous considérez l'homme uni à ses sembla-

bles, pour l'œuvre sainte de la production et du bonheur commun, c'est plus qu'un Protée, c'est une myriade de Protées, rivalisant d'ardeur et d'enthousiasme pour le but sacré : satisfaire à tous les besoins de l'humanité ; la rendre heureuse, en se sentant soi-même, vivant par le rayonnement de toutes ses forces.

Concevez-vous une destinée meilleure, plus utile, plus conforme à la nature des choses, plus en rapport avec les idées d'ordre et de bien ; avec les plus hautes conceptions ?

*
**

Et maintenant, après avoir admiré un instant le commencement de la vie sociale, il faudrait la décrire en détail et la suivre, dans la jeunesse, dans l'âge mûr, et la vieillesse. Il faudrait la montrer dans les deux sexes, avec les différences qui les caractérisent, avec les nuances infiniment variées qui naissent de ce contraste capital. Il faudrait essayer de dé-

crir ce que produiraient chez tous les individus de l'espèce l'éclosion normale de tous leurs instincts, sentiments, aptitudes industrielles, artistiques et scientifiques.

Poussant plus loin, il faudrait s'imaginer la terre pacifiée, conquise par l'activité humaine, assainie, gouvernée, embellie par la puissance de l'homme. Il faut voir toutes les variétés de l'espèce, rapprochées, unies, faisant un tout, composant la race des hommes, autrement l'humanité.

On comprend aisément qu'à l'heure présente, nous sommes encore trop loin de ces horizons à peine entrevus, pour continuer à nous avancer sur ce terrain, si solide qu'il soit dans ses bases.

Le monde a mis bien des milliers de siècles pour devenir ce que nous le voyons. Il lui en faudra sans doute bien davantage pour se rapprocher de l'idéal que nous faisons entrevoir, quoique l'ensemble de ces idées reposent sur des bases certaines et positives.

*
* *

Nous nous arrêtons à ce point capital, que la paix et le bonheur parmi les hommes ne peuvent s'établir que par l'exercice intégral de l'activité humaine, par l'emploi normal des facultés de tous les membres de l'espèce.

L'exercice intégral de l'activité humaine produit non seulement la richesse générale, mais il a pour résultat, non moins précieux, de maintenir les hommes *sains de corps et d'esprit*. Cet état physique et mental a pour effet de faire disparaître les déviations physiques ou morales, les maladies et les désordres, causés par le faux essor des passions ou leur engorgement. On ne s'indigèrera plus, on ne se jalouera plus, parce que chacun donne un libre cours à toutes ses facultés, parce que chacun est traité avec justice par ses pairs et compagnons; et parce que chacun jouit de la santé de l'esprit et du corps. Personne ne prend des vessies pour des lanternes. On ne s'imaginera plus avoir des droits sur quel-

qu'un si cette personne ne vous l'accorde gracieusement et de plein gré, en un mot si son désir ne correspond pas au vôtre. Car de quel droit, sinon par force, prétendriez-vous soumettre un être libre, spontané comme vous, doué de volonté comme vous, oui de quel droit prétendriez-vous le réduire à se soumettre à votre volonté ?

De deux choses l'une : ou il subira la contrainte, et vous aurez fait un esclave d'un être libre comme vous ; ou il vous résistera, se révoltera, et vous aurez provoqué la lutte, la guerre entre les hommes et fait naître dans le sein de votre mère, l'humanité, la haine avec ses fureurs, ses peines et ses souffrances.

Vous seriez un monstre ou plutôt un fou. Vous sortiriez de la nature humaine pour retomber à l'état inférieur des animaux, destinés à la lutte et à se manger les uns les autres.

*
* *

Malgré le triste état des sociétés humaines à la fin du moyen âge, grâce à son esprit su-

périeur, Rabelais, cet Homère bouffon, comme l'a appelé Châteaubriand, put avoir la conception d'une société sage, ordonnée, éclairée, pacifique, heureuse.

Il ne faut pas oublier que Rabelais était du siècle de la Saint-Barthélemy. La vision de son esprit n'en est que plus remarquable.

Ce mot de *Thélème* vient du grec et signifie *qui agit spontanément*. Après la grande bataille contre Picrochole, le bon Gargantua distribua des faveurs à ses compagnons. Et c'est ainsi qu'il offrit à frère Jean des Entomeures une et même deux belles abbayes.

— Non, Sire, je ne veux point diriger les autres, ne sachant pas me gouverner moi-même. Je ne pourrais accepter qu'une abbaye, où chacun serait libre de faire ce qu'il voudrait.

— Eh bien, dit le roi, il en sera ainsi et nous créerons l'abbaye de Thélème. On lira sur le fronton ta devise : *Fais ce que voudras*; cette loi sera seule, unique. Es-tu content?

— Oui, dit le moine. Et alors suit le tableau de la fameuse abbaye, et la description des

mœurs de ses habitants ; ce sont des hommes et des femmes , tous vivant en paix et en joie , tous bien honnêtes , tous d'accord et vivant dans l'abondance.

Dans cette conception de Rabelais, il faut surtout regarder à l'intention de l'auteur et non aux choses mêmes qu'il décrit, non plus qu'à son palais de fée.

Comparée à la nôtre, la société du seizième siècle était pauvre et présentait peu de ressources. L'agriculture était misérable, la grande industrie n'était pas née. Les communications existaient à peine. On ne s'occupait que de se battre et on se battait tous les jours. Les mœurs étaient rudes et barbares : on le voit bien par les supplices en usage : le feu, la roue, la hart ou la pendaison, la question ordinaire et extraordinaire. Au milieu d'une telle société la conception de l'abbaye de Thélème est certainement le rêve d'une belle âme.

Aujourd'hui , nous pouvons et nous devons faire mieux. Nous pouvons avoir des conceptions bien supérieures à celle de Rabelais , en nous appuyant sur des bases positives.

*
* *

Avec la grande industrie, la puissance des machines, notre merveilleux outillage en tout genre, l'électricité, la vapeur, la division du travail en minimales fonctions, l'accroissement du capital de production, le progrès des sciences, leur vulgarisation et leur application chaque jour plus ingénieuse à l'industrie; les moyens de locomotion et de transport, qui rapprochent les hommes et font disparaître les distances; tous ces immenses progrès nous autorisent à envisager pour la société humaine un avenir auquel son triste passé ne permettait guère de songer. Est-ce qu'un Polynésien pourrait croire à ce qui se passe en Europe?

Cependant il faut toujours avoir présente la réalité actuelle dans sa positivité, afin de ne pas se lancer dans le rêve et les hypothèses injustifiables.

Eh bien! de même que nous voyons encore

en trop grand nombre des sourds, des aveugles, des contrefaits et des infirmes de tout genre, ainsi il faut se rendre compte et comprendre, que si l'organisation physique des hommes nous offre de telles difformités il en est ainsi de leur organisation morale et cérébrale. Nous avons les fous, les violents, les gens qui *voient rouge* à la première lueur qui frappe leur regard, les obtus, les tortus, les malingres d'esprit, les contrefaits intellectuels. Il y a des parents et des enfants dénaturés : comme preuve, quoi de plus renversant et de plus douloureux ?

Donc ce n'est pas avec des hommes, dans le nombre desquels se voient tant de difformités physiques et morales qu'il est raisonnable de rêver une société de Thélémites, c'est-à-dire de personnes qui, en agissant spontanément et de leur propre mouvement, produiraient des accords toujours justes et composeraient des harmonies sociales toujours riches d'admirables combinaisons.

Non, cela ne peut pas être puisque ces hommes ne sont pas tous *sains de corps et*

d'esprit. Or, c'est là le point de départ de tout rapport normal entre les hommes, et la vraie et unique source d'où peuvent découler les harmonies sociales.

*
* *

Nous sommes encore bien loin des mœurs des *Thélémites* et des *Harmoniens*. Rien ne le prouve mieux que le ton général de nos sociétés actuelles. Est-ce la bonté, est-ce la pitié pour les faibles, les disgraciés de la nature qui en font la base? Est-ce même la simple politesse, qui doit être l'expression des vertus sociales?

On se moque, on se raille, on rit les uns des autres, surtout si c'est un bossu, ou si quelqu'un fait une chute malheureuse et ridicule; on se pousse et l'on joue des coudes pour arriver; on se calomnie, quelquefois plus par plaisir que par méchanceté. La lutte pour la vie s'aperçoit au fond de toutes nos actions. Tel est le train ordinaire du monde,

sans le peindre des couleurs les plus noires.

Autres symptômes plus affligeants. Voyez une foule espagnole, ivre d'enthousiasme et criant *bravo toro!* si la bête furieuse a blessé le matador. Voyez d'autres *aficionados*, amateurs, entourant deux boxeurs, qui s'exterminent par de loyaux coups de poing, jusqu'à ce qu'on les emporte mourants.

Ou bien encore considérez d'autres parieurs acharnés, autour de deux coqs éperonnés et se battant jusqu'à ce que mort s'ensuive. Hélas! et combien d'autres preuves ne pourrait-on pas donner de la cruauté de nos mœurs!

Mais c'est assez, car je ne veux point parler de la guerre et de ses suites. C'est le comble de l'horrible. Mais il y aurait trop à dire.

*
**

Sans doute on a déjà fait quelque chose dans cette voie : *assurer la santé du corps et de l'esprit.*

Au moyen âge, on se baignait dans le

sang par des guerres incessantes, mais point dans l'eau ; le linge de toile était rarissime, celui de coton était inconnu. De là des maladies de peau de tout genre. Les villes avaient des léproseries à leurs portes d'entrée. La voirie et les égouts n'existaient pas, ni les abattoirs non plus. De là la peste et cent autres maladies.

Si nous considérons le côté moral, nous sommes effrayés du petit nombre d'écoles et nécessairement du petit nombre de personnes un peu cultivées et même sachant lire et écrire. De là, la nécessité des écrivains publics, dont nous avons pu voir quelques échantillons, même de nos jours.

Nous sommes loin de ces temps fâcheux mais il y a encore beaucoup à faire, pour que tous les membres du corps social soient sains de corps et d'esprit, et pour que la société puisse pourvoir avec abondance à tous leurs besoins. Et jusque-là, jusqu'à ce que ces conditions soient remplies, c'est en vain qu'on se flatterait que les hommes seraient capables d'être des *Thélémites*, autrement dit des

créatures humaines naturellement portées au bien, et qui, ne faisant que ce qu'elles veulent, vont toujours au but suprême : Faire le bien général.

Nous sommes encore à plus de cent millions de lieues du but, mais il est visible qu'on s'en approche un peu chaque jour, comme il est visible qu'il y a une belle différence entre les carrosses de Louis XIV et les trains de luxe de nos chemins de fer, entre nos mœurs et celles du moyen âge, entre nos machines merveilleuses et la quenouille et le rouet de nos grand'mères, entre la charrue à vapeur et le hoyau de Cincinnatus, entre la machine à battre le blé et le fléau de nos moissonneurs, entre un transatlantique et une galère à trois rangs de rames.

*
**

La célèbre *Utopie* de Thomas Morus, le grand chancelier d'Henri VIII, la *République de Salente* de Fénelon, la *Cité du Soleil* du

moine calabrais Campanella, le *Code de la nature* de Morelly aussi bien que l'*Icarie* de Cabet, le Collectivisme de nos modernes socialistes, le St-Simonisme et le Fourierisme, toutes ces aspirations à l'unité et à l'harmonie sociale, attestent avec une force croissante combien ces idées sont essentielles à l'homme.

Au reste, il ne pouvait en être autrement puisque, par destination, l'homme est un être sociable et qu'il ne peut vivre que dans l'état de société. Donc l'idée d'une société parfaite devait hanter et tourmenter l'esprit de l'homme.

Cela était logique et fatal : seulement que d'essais, d'esquisses, d'aperceptions plus ou moins folles, que de rêves devaient se produire avant d'entrevoir quelle pouvait être cette société parfaite de tous points et propre à être le cadre ou plus justement la sphère normale de l'humanité, devenue par sa science et son pouvoir la reine de sa planète!... Nous le voyons par l'histoire, nous le constatons par tous les efforts, tous les

avortement dont le monde a été témoin. Et l'homme a toujours recommencé ses tentatives sans jamais désespérer. C'est comme dans la légende de Prométhée et des Titans, voulant escalader l'Olympe de Jupiter.

*
**

Parmi tous ces chercheurs de mondes inconnus, un seul a vu juste, c'est celui qui a eu la conception de l'exercice normal de l'activité humaine d'une façon intégrale et permanente, du travail accepté par l'homme parce qu'il est conforme à sa nature. Loin de repousser le travail, comme il l'a fait jusqu'ici, l'homme l'appellerait de tous ses vœux, de tous ses désirs, comme un prisonnier appelle la liberté, un malade le grand air, le soleil, le mouvement. De même, nous avons vu l'enfant faire explosion dans la vie et ne se montrer satisfait que lorsqu'il est en pleine activité.

Quand on dit à l'homme, tu vas descendre

dans cette mine, tu y resteras douze heures, privé de jour, accablé de chaleur, détachant du charbon sous les coups redoublés de ton pic, exposé au grisou ; ou bien, le torse nu et ruisselant de sueur, tu vas rester à la gueule de ce haut fourneau, tu vas souffler le verre ; ou bien encore tu vas depuis quatre ou cinq heures du matin, conduire ta charrue ou ta charrette, bêcher la terre ; ou bien tu vas t'asseoir dans un bureau pendant dix ou douze heures ; tu vas donner des leçons de musique, râcler du violon ou souffler dans une clarinette, ou faire danser pendant plusieurs heures de suite ; ou bien vous allez forger, raboter, scier du bois, scier des pierres pendant toute la journée... Il est évident que l'homme répugnera à un travail ainsi présenté. Sa nature tout entière proteste et se révolte.

Aussi a-t-il fallu contraindre l'homme au travail, par la force. On en a d'abord fait un esclave, puis un serf attaché à la glèbe, enfin maintenant il est un prolétaire, aiguilloné par la faim.

C'est sous cette rude discipline, que

l'homme est sorti de l'état sauvage et barbare, qu'il s'est plié et courbé à la fatigue, et qu'il en est arrivé où nous le voyons.

Et maintenant, remarque importante, rien ne démontre mieux combien l'homme a besoin d'exercer son activité, que de le voir supporter comme il fait le travail répugnant, tellement contraire à son organisation que tous les jours nous le voyons victime de ce travail malsain, homicide. Combien de mutilés, d'estropiés, de malingres, de phtisiques ! Combien qui n'arrivent pas à la moitié de la vie ordinaire et meurent avant l'âge!!!

Et ce qui prouve la vérité de cette observation et le besoin que l'homme a d'exercer à tout prix son activité, c'est le fait suivant :

Proposez à un de ces travailleurs surmenés de le mettre dans une situation où il sera bien nourri, bien vêtu, à l'abri du froid et du chaud, où il n'aura rien à faire, qu'à demeu-

rer tranquille et à respirer le bon air à pleins poumons, et même avec un joli paysage sous les yeux ; à cette seule condition, c'est qu'il ne fasse rien, absolument rien de ses dix doigts et de ses autres facultés. Pendant quelques jours, cet homme, épuisé, se délectera dans les délices de cette autre Capoue. Il se défatiguera, puis sentira renaître ses forces, et bientôt alors il bondira comme un lion furieux, se précipitant dans le courant de la vie, voulant à tout prix reprendre le collier de misère. Et chacun de nous ferait comme lui, tant il est vrai que vivre c'est être actif, et que par conséquent le plus grand des maux, c'est l'inaction. L'inaction absolue équivaldrait à la mort. Certes, elle produirait des désordres qui l'amèneraient infailliblement.

Où il y a de la gêne il n'y a pas de plaisir, dit un vieil adage. Nous voyons, en effet, que le travail répugnant nous présente beaucoup de peines, et que, sans la contrainte et surtout sans l'impérieux besoin d'exercer son activité, l'homme ne pourrait le supporter.

Mais si nous regardons les enfants, le spec-

tacle change tout à fait. Ici l'activité est prodigieuse. Dieu sait si l'enfant épargne sa peine, il n'y songe seulement pas. Il veut tout faire : porter, traîner, pousser des objets dépassant ses forces ; courir, grimper et toujours avec joie, parce qu'on le laisse libre, parce qu'il va d'une chose à l'autre et que son activité se prend à cent choses à la fois. Et l'enfant n'a que du plaisir, parce qu'il se sent actif. Si on l'occupe à faire quelque menue besogne, il se montre empressé, ravi, pourvu que cela ne dure pas longtemps.

L'enfant ne songe pas à sa peine, qui est quelquefois très réelle pour son âge ; parce qu'il est actif. Il est tout à la joie de vivre et de vivre fort, autant qu'il peut.

Tel doit être le travail de l'homme ou plutôt tel doit se produire l'exercice de l'activité humaine.

Voici une troupe de jeunes gens, filles et garçons ; ils dansent pendant des heures, souvent bien longues pour ceux qui font tapisserie. Ils sont haletants, ils sont las, ils essuient leur visage et se montrent joyeux

et pleins d'entrain. Riant, heureux, ils s'entraînent dans des valse, des polkas et d'interminables cotillons; ils échangent des sourires, d'aimables paroles, ne songeant nullement à la peine qu'ils prennent, mais bien au plaisir qu'ils goûtent.

Survient un grave pacha ou bien un nabab hindou. Il s'étonne et vous dit naïvement : « Pourquoi ces jeunes gens se donnent-ils tant de peine? Quand je veux jouir du plaisir de la danse, moi, je fais venir des almées, des bayadères, je m'assieds sur un divan avec des coussins, on allume ma pipe, puis en avant la musique et la danse. Je les vois, les écoute et n'éprouve pas la moindre fatigue. »

Et ce pauvre homme ne se doute pas que s'il s'ennuie à avaler sa langue, s'il s'empâte lourdement, s'il s'abrutit par l'abus qu'il fait de ses sens, c'est qu'il n'exerce pas son activité, c'est que tout autour de lui est arrangé pour lui épargner toute action, parce qu'elle est regardée comme une peine.

Le plus haut degré de ce non-sens, de cette

antique et vénérable folie, nous a été offert par le mikado du Japon et nous l'est encore par le grand lama du Thibet. Ces personnages, que dis-je? ces dieux ne font pas un seul mouvement, telle est l'étiquette sacrosainte; on leur donne même à manger. Il est vrai que c'est dans de magnifiques porcelaines, que l'on doit casser quand ils en ont fait usage. Ceci est un comble. Je puis y ajouter cet ornement, c'est que les crottes du grand lama sont envoyées par privilège aux fidèles : voilà qui est rabelaisien.

*
**

Nous avons dit qu'un seul homme avait eu la conception du travail conforme à l'organisation de la nature humaine.

Je n'entreprendrai pas d'exposer dans le détail comment cet homme de génie entend le mécanisme des diverses fonctions de la vie sociale. Assurément, il y a là des vues aussi justes que neuves et profondes, mais on

y trouve aussi de quoi rire et critiquer. Il y avait trop d'ambition à décrire dans le détail comment se passeront les choses en l'an trois mille et plus? Mais il y a certains points de première importance qui ont été mis hors de toute contestation.

L'homme étant pourvu de diverses facultés physiques et morales, d'aptitudes nombreuses, ne doit pas être rivé à une seule fonction. C'est un Protée; il ne faut pas le réduire au rôle de mollusque. Par la même raison, l'homme doit alterner l'emploi de ses forces. En sa qualité d'être sociable, il aspire au travail par groupes et en commun. L'association à tous les degrés et sous toutes les formes est manifestement dans le vœu et l'intérêt des hommes. Dans presque tous les travaux, le concours des femmes et des enfants est non moins favorable à la production qu'au maintien du charme et du bon accord entre les travailleurs.

Point d'ordre sans une hiérarchie, qui sera plus ou moins mobile et variée dans ses formes; mais comme cette hiérarchie sera

toujours fondée sur l'élection, faite par des compétents titrés selon le mérite reconnu de chacun, il est raisonnable d'en attendre d'heureux effets. Je n'en dirai pas davantage. C'est déjà bien assez, et peut-être trop, selon la disposition d'esprit du lecteur.

L'homme supérieur qui a eu la conception géniale de fonder la paix et le bonheur social sur l'exercice de l'activité humaine, c'est *Fourier*.

* *

L'immortel Rabelais avait eu l'idée d'une société de gens libres, éclairés, voulant le bien commun et le pratiquant. Mais Rabelais ne pouvait indiquer par quels moyens le but serait atteint et comment ces choses seraient possibles. C'était toujours dans l'ensemble du monde un petit groupe choisi, bénéficiant de la richesse produite par le grand nombre, qui demeurerait dans la peine et la misère.

Les *Thélémites* vivaient honnêtement dans

l'abondance et même le luxe. Tous étaient instruits et cultivés, aimables et bienveillants, occupés seulement de se distraire et de s'amuser en bonne compagnie.

Ils ignoraient que le premier de tous les plaisirs, c'est l'exercice normal de ses forces, ayant pour résultat une utilité sociale. Une joie véritable est attachée par la nature à tout acte productif, soit qu'il s'agisse de créer un pain, un fruit, une fleur ou un homme. Tout emploi normal de l'activité humaine engendre la joie et la richesse.

Ce que nous appelons aujourd'hui amusement (les jeux de toute espèce, billard, cartes, tric-trac, et même les échecs) paraîtront bien fades et bien dépourvus de charmes à des *Harmoniens* accoutumés au travail attrayant, en compagnie de leurs pairs et compagnons, ayant toujours un but utile et productif.

Car telle est la sanction de toute action normale des hommes. L'utilité sociale, voilà la pierre de touche, qui permet de reconnaître le faux du vrai, l'activité trompeuse, propre

seulement à *faire passer le temps*, de l'activité productive, passionnée, hygiénique, heureuse. L'une est mensonge, l'autre vérité éclatante.

Mâcher à vide n'a rien d'agréable et moudre de même est besogne répugnante. Elle est comparable à celle de l'écureuil tournant dans sa cage ou au supplice du malheureux condamné au *treuil mill*, marquant le pas sur place, n'avancant jamais.

C'est enrageant; aussi les anciens, dans leur enfer, avaient-ils condamné Sisyphe à remonter un rocher qui retombait toujours sur lui, et les filles de Danaüs à remplir un tonneau sans fond.

Ces images représentent bien le faux essor de l'activité humaine.

*
**

En résumé :

L'homme, jeté sur cette terre, ignorant et nu, avait tout à apprendre, tout à créer, soit en lui-même, soit autour de lui.

Domestiquer les animaux, éloigner ou détruire les bêtes féroces, assainir la terre, la défricher et la rendre féconde; par-dessus tout, se rendre sain de corps et d'esprit en cultivant l'un et l'autre, faire chaque jour quelques pas vers la constitution de l'unité de son espèce, afin de la rendre capable et digne de gouverner son globe, telle était l'immensité de sa tâche.

Quoi d'étonnant que l'homme y ait employé des milliers de siècles? Quoi d'étonnant qu'il lui faille encore d'autres milliers de siècles? Quoi d'étonnant que ce déshérité de la nature ait pataugé dans la fange, dans le sang, qu'il se soit déchiré de ses propres mains, qu'il ait mis le feu dans les villes, incendié les forêts, qu'il ait cru être agréable au dieu cruel, auteur de sa misérable destinée, en lui immolant des victimes humaines dans des sacrifices sanglants, des hécatombes et des autodafés?

Et comment s'étonnerait-on davantage que l'homme, sortant de la sauvagerie et de la barbarie, ait d'abord dû être courbé vers la

terre en esclave, puis, attaché à la glèbe, pour obtenir le travail utile et l'œuvre sainte de la production!... Comment s'étonner qu'à l'heure présente il faille avoir recours à l'aiguillon de la faim, au fouet de la misère, à la contrainte morale, pour obtenir ce résultat nécessaire, la richesse sociale!

Et cependant, l'homme est le plus merveilleux agent d'activité qui ait paru sur ce globe. Et cependant, vivre c'est être actif, c'est agir, c'est mouvoir ses membres, c'est ouvrir les yeux et les oreilles, c'est exercer ses forces, c'est laisser vibrer son cerveau.

Imitons l'enfant qui pétille d'impatience, toujours en action, ne s'arrêtant jamais dans ses ébats joyeux, que quand il sent le besoin de renouveler ses forces par le sommeil.

Donc, ayons espoir et courage, marchons toujours, certains que nous sommes d'arriver au but. La fleur produit infailliblement le fruit.

Et l'homme, par le travail aux invincibles attraites, parce qu'il est en rapport avec

son organisation, l'homme produira l'épanouissement de l'humanité sur la terre régénérée !

Nota. — Ce travail a paru dans le numéro du 15 mai de la *Revue Socialiste*, de mon ami Benoit Malon.

LE SENTIMENT DE JUSTICE

ET

L'IDÉE DE L'ORGANISATION SOCIALE

LE SENTIMENT DE JUSTICE

ET

L'IDÉE DE L'ORGANISATION SOCIALE

I

PRINCIPES GÉNÉRAUX.

Les Thélémites de Rabelais et les Harmoniens de Fourier peuvent être considérés comme la préface de cette nouvelle étude sur la question du travail, conforme à la nature humaine, le seul qui, par l'exercice intégral de l'activité de l'homme, lui permet de vivre dans l'abondance, la paix, et, de plus, avec la santé du corps et de l'esprit.

Cette question ne saurait être trop mise en pleine lumière, car du moment qu'elle est résolue, toutes les autres reçoivent également une solution concordante et logique; qu'il s'agisse des rapports du travail et du capital, ou de la répartition de la richesse, ou bien du groupement des hommes au moyen d'une hiérarchie naturelle, constituée par l'élection et fondée sur des capacités reconnues, ou même encore de la direction de la Société dans les diverses branches de son activité.

Beaucoup de socialistes ressemblent en un point à J.-J. Rousseau, qui a dit : *sentant très vivement, je m'imaginai sentir très juste*. De leur côté, les socialistes se disent : nous sentons si bien la justice que nous devons nécessairement trouver le moyen de la pratiquer et de la faire présider à toutes les relations sociales.

Eh bien, ceci est un raisonnement de sophiste et de rhéteur, comme l'était celui de Jean-Jacques. Nous allons le montrer avec la dernière évidence.

C'est au sentiment de justice que les sociétés humaines doivent l'abolition de l'esclavage et du servage, la tolérance religieuse et l'égalité des citoyens devant la loi. Ces résultats sont non moins immenses qu'incontestables.

Admirable pour détruire, cette force immortelle, incompressible du sentiment de justice, est impuissante pour fonder un organisme social qui lui corresponde. Ce n'est pas son office, mais bien celui de la science et de la raison.

(Le bon Malon a cru devoir supprimer le passage qui suit, craignant sans doute d'indisposer plusieurs de ses collaborateurs, je rétablis ici ce qui a été passé par Malon.)

Sous l'influence de ce beau et noble sentiment, les communistes ont proclamé que chacun devait être nourri, vêtu, logé, instruit et devait travailler également. Et le brave Cabet a tenté dans l'Iova de réaliser son Icarie avec un plein insuccès. De son côté le prince Kropotkine dit : Les charges sociales acquittées, chacun viendra prendre

au tas selon ses besoins. Ce socialiste n'a pas réfléchi que les hommes étant ce qu'ils sont aujourd'hui, l'un demandera la part du lion et l'autre voudra gaspiller, gobloter; comme Vertvert, ils mourraient sur le tas de dragées ou se noieraient dans un tonneau de Malvoisie. Pour qu'il en fût autrement, il faudrait des hommes cultivés, instruits, raisonnables, et parvenus à un haut degré de moralité. A leur tour les Collectivistes disent : L'État règlera tout et fera à chacun sa juste part d'après la richesse produite. Or, l'État étant représenté par des hommes, tels que nous les connaissons, nous verrions tout comme aujourd'hui reparaître les abus, les faveurs, les passe-droits, et les injustices. Ce sont là des solutions enfantines, on en conviendra, et j'en appelle au sens commun.

Pour établir une société parfaite, comment faut-il procéder? S'il s'agit de vous faire un habit, comment procède le tailleur? Il prend mesure sur vous. C'est ainsi que doivent procéder les conducteurs de peuples ou le socialiste. Rien de plus logique.

Or, qu'est-ce que l'homme? Une créature, pourvue de facultés multiples, et ne pouvant vivre qu'à l'état de société.

Maintenant, quel est le trait caractéristique de tout être vivant? C'est l'activité. Depuis les créatures les plus infimes jusqu'aux plus belles et plus compliquées, pour toutes :
VIVRE C'EST AGIR.

S'il y a un axiome évident, c'est celui-là.

Donc, avant tout, lorsque vous vous occuperez de l'homme, la première question qui doit se présenter à votre esprit, c'est celle de l'exercice normal de l'activité humaine. Et c'est là précisément ce à quoi n'ont pas pensé les conducteurs de peuples, les législateurs et la plupart des socialistes.

Brahma, Bouddha, Zoroastre, Moïse, Confucius, Lycurgue, Aristote et Platon, Numa et Mahomet ont tous songé à assurer la sécurité, l'ordre, la paix, la justice et la consolation des pauvres mortels par le sentiment religieux. Mais aucun de ces grands hommes n'a eu l'idée de se préoccuper des moyens d'obtenir de bon gré le travail de l'homme,

et d'examiner dans quelles conditions les hommes travailleraient avec joie parce qu'ils accompliraient une fonction naturelle; seul et unique moyen de produire avec abondance et de pouvoir satisfaire aux besoins de tous.

Les conducteurs de peuples étaient si loin de cette idée première, fondamentale, que l'histoire nous montre que toutes les sociétés ont commencé par l'esclavage, le servage et la contrainte physique et morale la plus barbare.

L'idée que l'homme peut exercer ses facultés physiques et morales sans peine et sans douleur semble une idée simple et tout à fait conforme à la raison. Point du tout et pourquoi cela? c'est que l'homme commence par l'ignorance, la sottise et la bestialité.

Il faut d'abord que l'homme se crée lui-même et fasse son éducation. Il a tout à apprendre. Il faut qu'il s'habitue à penser, à réfléchir, à faire usage de sa raison.

Il lui a fallu constituer les sciences et s'ingénier pour les appliquer à l'industrie; s'emparer des forces de la nature, l'eau, le

vent, les gaz et l'électricité; établir les lois de la mécanique, de la physique, de la chimie organique et inorganique, etc.

Mais combien cet homme nouveau diffère de l'homme primitif!...

Qu'est-ce qu'un Peau rouge, un Noir, un Polynésien, en face d'un Européen, héritier de tous les savants qui ont illuminé la terre, et qui résume la puissance de ces hommes de génie?

Certes, il reste encore à l'humanité bien du chemin à faire, mais peut-on dire qu'elle n'a pas avancé, peut-on dire que les prodiges qu'elle a accomplis ne donnent pas le légitime espoir qu'elle en produise de plus grands encore?

Les progrès passés sont un garant des progrès à venir et nous pouvons aborder la grande et capitale question : *l'exercice intégral, l'emploi normal de l'activité humaine, comme étant le seul moyen de salut pour l'humanité.*

II

LE TRAVAIL DEVENANT FONCTION NATURELLE
A L'HOMME.

Un grand esprit, Montesquieu, a eu la perception de ces idées générales.

« Il n'y a point de travail si pénible qu'on
« ne puisse le proportionner à la force de ce-
« lui qui le fait, pourvu que ce soit la raison,
« et non l'avarice, qui le règle. On peut,
« par la commodité des machines que l'art
« invente ou applique, suppléer au travail
« forcé, qu'ailleurs on fait faire aux esclaves.
« Je ne sais si c'est l'esprit ou le cœur qui me
« dicte cet article-ci. Il n'y a pas de climat
« sur la terre, où l'on ne puisse engager au
« travail des hommes libres. Parce que les
« lois étaient mal faites, on a trouvé les hom-
« mes paresseux ; parce que ces hommes
« étaient paresseux on les a mis dans l'escla-
« vage. » (Montesquieu, *Esprit des lois.*)

Certes, on est heureux de trouver sur le bon chemin un homme de la valeur de Montesquieu, mais qu'il y a loin de son observation générale à la conception géniale de Fourier !

Personne n'y a pris garde ; mais lorsqu'on examine de près la question on est obligé de reconnaître que jusqu'ici le travail de l'homme s'est accompli sans règle, sans mesure, sous l'empire de la nécessité présente, sous la pression d'une contrainte physique ou morale, par l'exploitation du grand nombre au profit des forts et des rusés. On voit que le travail s'est opéré dans l'ignorance des lois qui devraient présider à l'œuvre capitale de l'homme, avec une complète méconnaissance des forces et facultés humaines, avec le mépris de la vie du travailleur, souvent moins prisée que celle d'un cheval ; car on trouvait l'homme pour rien ou pour une maigre pitance, tandis qu'il fallait acheter le cheval.

On ne saurait le contester devant l'histoire, en présence des faits, c'est ainsi que

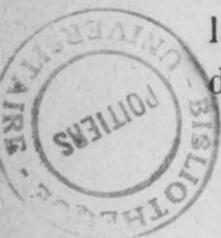
le travail nous apparaît dans les sociétés humaines.

Or, il est manifeste que, dans ces conditions, le travail de l'homme ne peut être que misérable et ne donner que de pauvres résultats. Je ne parle que pour mémoire de la destruction des malheureux travailleurs, du gaspillage des vies humaines, accompli avec autant d'insouciance dans l'œuvre de la production que dans celle de la destruction ou de la guerre. Cela est pourtant à considérer.

Quand on procède scientifiquement à une œuvre quelconque, on cherche à obtenir le maximum d'effet utile avec le minimum de forces dépensées. On agit ainsi en connaissance de cause. Telle est la pratique des savants, des ingénieurs et des industriels qui savent leur métier.

Comme on le voit, nous sommes loin de rencontrer une semblable rationalité dans la question du travail de l'homme, considéré d'un point de vue général.

Qui donc a jamais pensé à s'enquérir exac-



tement des diverses aptitudes de l'homme, des mobiles si multiples de ses actions, de ses forces intellectuelles et morales, de la variété de son appareil musculaire, des conditions dans lesquelles cet être, si complexe et si puissant à la fois, le premier, le plus fort, le plus délicat, le plus universel agent d'activité de notre globe, peut fonctionner conformément aux lois de son être et par là produire son maximum d'effet utile?

C'était pourtant le seul point de vue rationnel où il fallait se placer, pour parler du travail de l'homme et des résultats qu'on peut en attendre.

Quel est l'homme? Quelle est sa nature? Quelles sont les facultés de cet agent d'activité, dont la puissance est incomparable? Quels sont les moyens rationnels d'en tirer le meilleur parti? Dans quelles conditions l'homme doit-il être placé pour que son action ait son maximum d'effet utile et puisse produire la plus grande somme de richesses nécessaires au bien-être et au progrès de l'espèce humaine?

III

LE TRAVAIL-FONCTION ET LES FACULTÉS DE L'HOMME.

Il importe d'abord de bien déterminer le sens de ces mots.

Que faut-il entendre par fonction ?

C'est l'emploi normal et utile d'une force, d'un mécanisme, d'un agent animé. On dira d'une machine à vapeur bien réglée, bien conduite, qu'elle fonctionne normalement. On le dira de même d'une roue, d'un pignon, d'un excentrique. On le dira encore d'un cheval, d'un chameau, d'une bête de somme quelconque, chargée d'un poids proportionné à ses forces, nourrie et menée convenablement, pour opérer un trajet qui n'épuise pas ses forces, ce qui lui permet, après un repos nécessaire et réparateur, de recommencer le lendemain un semblable travail.

Il est évident qu'un animal insuffisam-

ment nourri, contraint à un travail excédant, qui diminue sa vitalité, trouble son organisme et lui prépare une mort violente ou seulement précoce, il est évident que cet animal n'aura pas fonctionné régulièrement; ses forces actives n'auront pas été employées et dépensées normalement.

Si maintenant nous envisageons l'homme comme agent d'activité, producteur de richesses, la question de fonctionnement de cet être vivant se présente à nous sous une forme bien autrement complexe, délicate et d'appréciation plus difficile, que pour les animaux et les machines. C'est cependant une question de même ordre, mais comme il s'agit d'un agent supérieur par la multiplicité et la puissance de ses facultés, le problème nous apparaît avec une certaine confusion. Car, rappelons-nous-le, il s'agit du fonctionnement normal de l'homme et point de son exploitation sans règle ni mesure, sans avoir égard à cette considération essentielle, l'exercice normal des forces de l'être humain.

Avant tout, il faut donc nous rendre compte des facultés et des puissances contenues dans l'homme; autrement nous ne pourrions rien dire d'exact sur leur fonctionnement ou emploi normal. Nous procéderions au hasard, empiriquement et, sans nul doute, tout de travers.

Qu'est-ce donc que l'homme?

C'est un être doué d'instincts, de sentiments, d'intelligence, d'aptitudes industrielles, artistiques et scientifiques; en outre, c'est un être sociable, ne pouvant vivre qu'au milieu de ses semblables et par leur concours intime et incessant. L'homme isolé ne peut se concevoir.

Les instincts de l'homme sont multiples aussi bien que ses sentiments, ses facultés intellectuelles, industrielles, artistiques et scientifiques.

Entre tous les instincts, ceux de la conservation personnelle et de la reproduction sont les plus forts et les plus importants, si bien que les autres leur viennent en aide ou leur sont subordonnés.

A son origine, l'homme nous offre une grande analogie avec l'animal : il en a tous les instincts, et à mesure qu'il se développe nous voyons surgir les sentiments. D'abord les sentiments les plus essentiels : celui qui lie les parents et les enfants; celui qui unit les sexes; celui qui rapproche les individus du même sexe; celui qui groupe les individus dans un but d'intérêt ou de gloire, sentiment par lequel les uns se sentent entraînés et obéissent et les autres sont doués de façon à influencer leurs semblables par leurs capacités et leurs facultés, et à exercer sur eux une autorité plus ou moins grande.

Ces quatre sentiments, primitifs, essentiels peuvent se désigner d'un mot : la famille, l'amour, l'amitié, l'ambition.

A la suite de ces premiers sentiments nous en voyons apparaître de nouveaux, qui dépassent leur sphère limitée et rattachent l'homme à un plus grand nombre de ses semblables.

Notons soigneusement deux sentiments également primordiaux et qui se remarquent visiblement chez chacun de nous.

Je veux parler du sentiment, qui est la base de la dignité humaine, que les psychologues ont appelé *estime de soi*, et qui dans son excès a reçu le nom d'*orgueil*; puis de cet autre sentiment, qui est une base essentielle de la sociabilité, qu'on a désigné par ce mot : *approbativité* ou besoin de plaire, d'être agréé et bien venu de tous, et qui dans son excès est connu sous le nom de *vanité*. Ces deux sentiments ont des racines profondes en l'âme de chacun de nous, s'y découvrent et s'y cachent sous mille formes. Elles composent l'amour-propre.

Enfin se montrent les sentiments supérieurs, qui font la noblesse et l'honneur de notre espèce : la bienveillance, la pitié, l'amour de l'humanité, de l'ordre, du juste, du vrai et du beau. Nous devons tenir compte encore dans cet ensemble des facultés supérieures qui couronnent la tête humaine, du sentiment de l'idéal, qui nous pousse au progrès, et nous attire comme un éternel mirage.

Tels sont les principaux rouages et les mobiles d'impulsion de la nature humaine.

L'homme possède, avons-nous dit, des facultés intellectuelles et des aptitudes industrielles, artistiques et scientifiques. Il éprouve le besoin de les exercer, comme il ressent le besoin d'exercer ses muscles, de donner du mouvement à ses membres et à tout son organisme.

Mais, si l'homme ressent nécessairement le besoin d'agir, on conçoit tout d'abord qu'il ne marche pas sans but, pas plus qu'il ne pense sans motifs. Or le but et le motif de ses actions, l'homme les a naturellement dans la satisfaction de ses besoins, de ses mobiles d'impulsions, de ses sentiments, autrement dit de ses passions, dont nous avons présenté le sommaire.

Voilà donc l'homme, dans l'unité complexe et multiple de son être. Et voilà l'agent d'activité supérieure dont il s'agit de déterminer la fonction, en recherchant l'emploi normal de ses facultés, ou forces vitales.

Le problème est posé. L'énoncé suffit pour mettre en relief les difficultés de sa solution.

Nous avons devant nous, non pas une

chose simple comme une roue, ou une créature vivante dont les facultés sont très limitées, comme un cheval. L'être que nous venons d'examiner a un double aspect. C'est un individu sociable, ne pouvant vivre et donner d'expansion à ses forces qu'au milieu de ses semblables. L'homme a deux faces : il est individu et il est espèce. Pour le connaître, comme pour l'utiliser, on est forcé de l'envisager sous ses deux faces, de le prendre sous son double aspect, social et individuel.

Cette condition fondamentale ajoute beaucoup à la difficulté.

Nous sommes en présence d'un être instinctif, sentimental, intelligent, pourvu d'aptitudes industrielles, artistiques et scientifiques, ceci est déjà très complexe. Eh bien, il faut encore que nous prenions garde et tenions grand compte de la portion d'humanité, de la part de sociabilité qu'il porte en lui-même. Autrement nous le mutilerions, nous l'aurions étendu sur un lit de Procuste.

IV

L'ÉVOLUTION HUMAINE ET LE TRAVAIL
ATTRAYANT.

Comment faire? et par où commencer? Certes, il y a de quoi se trouver embarrassé, et c'est sans doute le cas du lecteur. Car nous ne voulons pas mutiler la nature humaine; nous voulons la considérer dans toute sa puissance et toute sa beauté. C'est l'intérêt de tous et c'est la justice, c'est la vérité; c'est la condition *sine qua non* du travail-fonction, je veux dire de l'emploi régulier des forces de l'être supérieur de la planète.

Mettons-nous à l'œuvre et, pour nous éclairer, voyons comment les choses se sont passées à l'origine de l'homme; comment il a été initié au travail; par quelles phases il a passé.

L'homme nous apparaît d'abord comme un animal grossier, timide et brutal à la fois.

Il est nu, presque sans défenses naturelles, ignorant, misérable, ne sachant comment satisfaire à ses premiers besoins, comment se nourrir, se vêtir, s'abriter et même se chauffer. Les faibles lueurs de son intelligence et l'essai de ses forces lui enseignent peu à peu à pourvoir à ses nécessités. Sans prévoyance, sans réflexion, il va au-devant de lui comme l'enfant et vit au jour le jour. Aussi manque-t-il souvent de tout et meurt-il de faim, de froid, de maladie. L'homme primitif ressemble à la bête de proie. Il pille, il vole ce qu'il trouve à sa portée; il opprime les petits et les faibles. La femme a été sa première esclave et sa première victime.

Il commence par se servir d'un bâton, d'une pierre. Au bout de longs siècles sans doute, il invente ses premières armes, l'arc et la flèche, puis des sortes de filets, l'hameçon. Le voilà chasseur et pêcheur, après avoir mangé longtemps des coquillages, des fruits sauvages et des racines. Il s'habille de peaux de bêtes, s'enluminant le visage, s'illustrant le corps de tatouages bizarres. Il

s'abrite sous les arbres, dans les cavernes, dans des trous en terre; plus tard il se construit une cabane enfumée, car enfin il possède le feu, progrès considérable. Combien a-t-il mis de siècles à domestiquer le chien, le cheval, la vache, le mouton?

Comme son existence est précaire, puisqu'il ne travaille ni ne produit pas encore, attendu qu'il n'appelle pas de ce nom la pêche, la chasse, il pille et détruit ou vole qui il peut et où il y a quelque chose à prendre. C'est un guerrier. Sa gloire, c'est d'être fort. Dans cette époque lointaine, l'homme est souvent anthropophage. Il mange le vaincu, il mange ses enfants et sa femme, quand la faim est pressante.

Nous ne voyons point encore apparaître le travailleur chez l'homme. Les premières tribus nomades nous en offriront un faible spécimen. La domestication des animaux, le soin, la garde, la conduite des troupeaux, la station plus ou moins prolongée, bien qu'on vive sous la tente, exigent une certaine somme de travail de la part de ces pasteurs guerriers.

Dans ces premiers âges de la vie de l'espèce, la sociabilité est bien misérable, et l'homme est tout instinctif; presque entièrement dominé par l'instinct de conservation, l'instinct de reproduction n'agit sur lui que comme sur la bête, et ne l'entraîne pas dans la sphère des sentiments. Il ne connaît ni la pitié ni la bienveillance ni la justice; l'amour de l'ordre, du bien, du vrai, du beau, n'existe en lui qu'à l'état de germe et de rudiment.

Les facultés intellectuelles, les aptitudes industrielles et artistiques de l'homme ne sont pas plus avancées, et suivent un développement analogue.

L'homme n'est guère encore qu'à l'état d'ébauche. Il commence par le pillage et la guerre, pour arriver lentement et péniblement à donner à l'exercice de son activité un but utile, le travail producteur.

Pour amener cette transformation il a été soumis à la plus dure contrainte. Il a été nécessaire qu'il passât par l'esclavage et le servage. Ces deux institutions, issues de la guerre

et de la conquête, ont été en quelque sorte les enclumes séculaires sur lesquelles les bras impitoyables des plus forts et des plus rusés ont forgé le travailleur moderne.

Aujourd'hui, la contrainte est encore très violente et terrible, quoiqu'elle ait changé de forme. C'est l'aiguillon de la faim, c'est la rude main de la nécessité, c'est la pression morale, qui stimulent le travailleur et le poussent à l'emploi de ses forces.

Cependant, il est évident que vivre c'est être actif, c'est faire œuvre de ses forces, c'est agir. L'homme, aussi bien que tout être vivant est soumis à cette loi naturelle. Cela est si vrai que je ne crois pas qu'on puisse imaginer pour l'homme un supplice plus grand que l'inaction absolue, imposée à un être vigoureux et plein de vie. Nul doute que cette inaction prolongée ne le conduisit bientôt aux plus tristes désordres physiologiques, à la maladie, à la démence, à la mort.

Aussi doit-on dire que l'homme ne répugne pas à l'exercice de son activité; à l'emploi naturel de ses forces.

Pourquoi donc le travail a-t-il été regardé comme une déchéance, comme un châtiment, une peine? Et pourquoi l'homme nous apparaît-il d'abord comme un forçat du travail, comme un condamné, agissant sous le fouet du contre maître, sous la contrainte, sous l'aiguillon de la faim?

Examinons cette situation étrange.

Nous voici en présence de l'homme sorti de sa sauvagerie originelle, de sa paresse enfantine, de son insouciance grossière; accoutumé au joug du travail, comme il y a accoutumé le taureau et le cheval sauvages; par ces cruelles institutions, l'esclavage et le servage, amené dans nos civilisations à l'état de prolétaire, travaillant sous l'empire de la nécessité et sous la pression morale du milieu.

Il s'agit maintenant de trouver l'organisation industrielle, où l'homme, arrivé à ce point de développement, résultat de tant de souffrances séculaires, puisse prendre sa place dans la société et y employer utilement toutes ses forces.

Puisque l'homme est un être complexe, pourvu de facultés multiples et variées, à première vue un labeur unique, toujours le même, ne saurait lui convenir. Il peut s'y façonner, s'y résigner plus ou moins, en s'atrophiant, en se mutilant; mais à coup sûr il est dans ce cas condamné à une existence contre nature.

Puisque l'homme est un être essentiellement sociable, qu'il souffre de l'éloignement de ses semblables, que cette privation diminue son activité en l'attristant, en détendant les ressorts de son être, il est encore certain qu'il faut chercher, dans l'atelier social, des combinaisons qui ne soient pas contraires à ce besoin de sociabilité.

Variété de fonctions, travail accompli avec des pairs et compagnons. Arrêtons-nous d'abord à ces deux points principaux.

L'un des progrès les plus manifestes de l'industrie c'est la division du travail et des fonctions. A l'origine des sociétés humaines, chacun est obligé de tout faire. Architecte, tailleur, cuisinier, charron, menuisier,

forgeron, armurier, etc., l'individu, livré à lui-même, doit plus ou moins faire l'office de ce que nous représentent tous ces métiers et bien d'autres encore.

A mesure que les sociétés deviennent moins mauvaises, plus stables, plus pacifiques, à mesure que s'accroissent leurs ressources, nous voyons se produire le phénomène de la division du travail. L'un sera boulanger, l'autre tailleur, un troisième travaillera le bois, un quatrième le fer, et ainsi des autres besognes. Évidemment, cette division du travail est très avantageuse et très favorable à l'accroissement et à l'amélioration des produits.

Nous pouvons bien nous en rendre compte aujourd'hui, en voyant en combien de branches nombreuses et nouvelles s'est divisé cet arbre immense et fécond, qui a nom le travail producteur.

Chaque branche de travail, soit le bois, soit le fer, s'est divisée elle-même en plusieurs industries spéciales. Cette division a rendu chaque fonction plus simple, plus facile à connaître et à remplir. Cette simplification a

produit un autre effet très considérable, c'est de pouvoir remplacer le travail de l'homme par celui de la machine. Ce nouveau venu, cet ouvrier artificiel a l'avantage d'être infatigable et doué d'une précision mathématique.

Et l'on ne s'arrête point dans cette voie. Tous les jours on invente, on crée de nouveaux travailleurs ingénieux, dont la force est incalculable. Le Briarée aux cent bras de la Fable, Hercule, avec sa force divine, ne seraient que des nains comparés à nos outils-machines.

Les Jacquart, les métiers à filer, à tisser, les laminoirs, les marteaux-pilon, les machines à percer, à tarauder, les scies mécaniques, les machines à coudre, etc., représentent des centaines de millions de travailleurs. A combien de milliers de rameurs correspond la machine qui pousse d'Europe en Amérique, en huit jours, nos grands paquebots? Et nos locomotives, nos locomobiles, quel nombre prodigieux de bras elles représentent!

Mais revenons. Nous l'avons vu, le résultat invariable de tous les progrès c'est d'ac-

croître incessamment la puissance productive de l'homme par la division du travail, qui permet la création de machines-outils, travailleurs de fer et de bois d'une force incalculable, toujours prête et toujours précise, et de plus rendant facile le rôle fragmentaire de l'ouvrier.

Faire d'un apprenti un ouvrier capable d'embrasser toutes les parties du métier de menuisier, ébéniste, forgeron, horloger, etc., cela est long et difficile; il faut plusieurs années d'apprentissage. Mais s'il s'agit de pratiquer seulement l'une quelconque des fonctions que comporte l'ensemble de ces divers métiers, il en va tout autrement et la chose devient facile, l'apprentissage prompt.

La division du travail nous a conduit à la division des fonctions. Cette division permet à l'homme d'en embrasser plusieurs, et par conséquent de satisfaire aux besoins de son être multiple qui ne peut être tout le jour, toute la vie cloué, à une unique et monotone besogne sans en souffrir, sans en éprouver une mutilation physique et morale.

On entrevoit maintenant la possibilité de mettre l'homme dans des conditions normales d'activité. Il peut pratiquer plusieurs fonctions, au milieu de ses compagnons, il le peut, sans fatiguer ses ressorts physiques et moraux, sans diminuer sa vigueur et son ardeur, car il fonctionne selon ses aptitudes, selon ses forces, et sans blesser son sentiment de sociabilité.

On comprend que dans ces conditions il peut se grouper selon ses goûts, ses sympathies et ses affinités industrielles.

Les choses étant ainsi posées, il n'y a pas de besogne quelque dure et pénible qu'elle soit, qui ne puisse être acceptée par l'homme. En effet, aucune ne dure longtemps et chacune est rémunérée en proportion de la peine qu'elle présente. La rémunération, comme la gloire, est en rapport exact avec la difficulté vaincue.

Je dis qu'une fois entré dans cette voie on peut concevoir qu'il n'est pas une besogne qui reste absolument répugnante, pas plus qu'homicide, pour le travailleur.

V

LA NOUVELLE ORGANISATION DU TRAVAIL.

Abordons de plus près le problème, et pour qu'on en aperçoive la solution, supposons pour un instant, que les sociétés humaines, débarrassées enfin de leur manie destructive et de tous les désastres qu'entraîne cette manie, soient parvenues à une époque de raison et de paix où le travail soit reconnu comme étant la fonction essentielle de l'homme, puisque c'est l'emploi normal de toutes ses forces et aptitudes, l'expansion naturelle de son organisme.

Loin d'être considéré comme une marque de déchéance, une peine, un châtement, le travail au contraire est devenu l'état naturel de l'homme, sa jouissance et la glorification de son être.

Nous allons montrer combien, dans ces vues nouvelles, tous les travaux que nous connaissons vont se trouver transformés en fonctions parfaitement acceptables.

Soit l'agriculture, pour commencer par le plus général et le plus important des travaux qui nous soit imposé par la nature des choses. Jusqu'ici, l'exploitation du sol, nécessité de premier ordre, a toujours constitué pour le simple ouvrier des champs un labeur non moins rude qu'ingrat, présentant moins d'avantages que la plupart des autres métiers. De là l'émigration des campagnes vers les villes, dont beaucoup se plaignent. Il n'en peut être autrement. Le travail, comme le capital, va naturellement là où la rémunération est la plus avantageuse. Il n'y a qu'un seul moyen d'arrêter ce mouvement que l'on déplore, c'est de faire en sorte que l'ouvrier des champs trouve à la campagne plus d'avantages qu'à la ville.

La chose est-elle possible? Nous le croyons et nous allons le montrer. Mais ce changement ne se peut opérer que par une trans-

formation intelligente et rationnelle du travail et spécialement des travaux agricoles.

Nous voyons ce qu'est devenue l'industrie, pratiquée sur une large échelle. Elle enfante des prodiges, malgré la lutte industrielle et une concurrence aveugle, anarchique.

Supposons, pour un moment, qu'il s'agisse d'une commune rurale d'environ quinze cents habitants, établie sur un ensemble de 2,000 à 2,500 hectares. Supposons encore qu'un homme expert, dévoué, intelligent, entreprenne sur ce champ de travail une création analogue à quelques fondations existant déjà dans l'ordre industriel. A Guise, le fondateur du Familistère, M. Godin, a édifié un palais social, où quatre cents familles, employées dans sa manufacture, trouvent tous les avantages et les équivalents de la richesse : éducation de l'enfance, instruction primaire et secondaire, mutualité, secours de tout genre dans les maladies, la vieillesse, etc. L'industrie du Familistère, toujours florissante, a pour objet la fabrication d'appareils de

chauffage, de cuisine et autres en fonte polie, émaillée (1).

Supposons qu'un Godin, agriculteur, au lieu d'être un industriel, se mette en tête et prenne à cœur de faire pour notre commune l'équivalent de ce qui a été exécuté à Guise.

Ce nouvel initiateur se trouvera dans des conditions infiniment plus favorables que son devancier, et il le devra à la nature spéciale du travail agricole.

En effet, l'ensemble d'une vaste exploitation agricole comporte une grande variété de besognes et de métiers, variété on ne peut plus favorable pour tirer parti de tout le monde, des petits, des faibles comme des grands et

(1) Depuis l'achèvement de ce travail, l'œuvre de M. Godin a pris la forme définitive de l'association. Par acte authentique, les usines et le palais social de Guise forment le capital d'une société, dont les travailleurs deviennent les actionnaires et co-propriétaires, grâce à leur part de bénéfice dans l'œuvre commune. Seuls, les ouvriers peuvent devenir actionnaires. Les autres possesseurs de parts de capital ne reçoivent qu'un intérêt à 5 0/0.

Donc, dans quelques années, les ouvriers associés se trouveront à peu près les propriétaires uniques aussi bien que les exploitateurs des usines et du palais de Guise. Le travail et le capital, ailleurs frères ennemis, seront ici intimement unis.

des forts. Cette grande variété rendra très facile le changement d'occupations pour chacun. On ne sera plus attaché à la glèbe, voué à une seule besogne, contraire à l'hygiène et contraire à la nature multiple de l'homme.

Si l'on ajoute que cette grande exploitation agricole sera pourvue de l'outillage moderne et des machines ingénieuses qui décuplent la force humaine; qu'il est possible de solidariser les intérêts de tous ces travailleurs; de les mettre à même d'être bons juges de la valeur et du mérite de chacun, et partant d'établir pour tous une rémunération équitable, il devient manifeste que nous sommes en présence de conditions nouvelles, propres à rendre le travail généralement acceptable comme une fonction naturelle.

Mais, pénétrons plus avant dans cette transformation, envisageons cette population entière, hommes, femmes, enfants, en face de cette immense variété de travaux, toujours renaissants, qui comporte les semailles, la fenaison, la moisson, le soin des animaux, la laiterie, la fromagerie, peut-être la fabrica-

tion du vin ou celle du cidre, de la bière, puis la préparation des plantes textiles, du chanvre, celle de la laine, encore toutes les industries accessoires qui font cortège à l'agriculture, charronnage, maréchalerie, taillanderie, sellerie, bourrellerie, etc. ; puis encore toutes celles dont a besoin une réunion d'hommes importante, tailleurs, cordonniers, sabotiers, blanchisseurs, bonnes d'enfants, instituteurs et institutrices de tout genre et de tout degré.

Il peut se rencontrer encore que cette commune agricole soit dans des conditions à adjoindre à toutes ces branches d'activité, déjà si nombreuses, une industrie technique, soit une sucrerie, une distillerie, une scierie, une fabrique de merrain, de tonneaux, d'huile végétale, l'engraissement des gros animaux ou celui de la volaille, l'exploitation de carrières de pierres, d'ardoises, de chaux, de sable : c'est à l'infini !

Au milieu de ces besognes, impossibles à énumérer, on se figure aisément que chacun puisse choisir tout d'abord trois ou quatre

fonctions par jour, et à l'usage de quelques autres encore, qu'il accomplira généralement avec des compagnons et des compagnes de tout âge. Au lieu d'être seul en présence d'un métier monotone, l'homme se trouvera en plein milieu humain, vivant, actif, donnant et recevant des leçons, maître ici, là élève et apprenti, toujours producteur, concourant à une œuvre commune où son intérêt propre est lié à celui de ses semblables.

Voilà une esquisse des conditions naturelles où l'on peut concevoir que l'homme trouverait l'exercice normal de son activité et l'emploi de toutes ses aptitudes si diverses.

C'est ainsi que l'on parviendrait à substituer au travail forcé, au travail-peine et châtement, le travail-fonction, conforme à la nature de l'homme et accepté par lui, parce qu'il lui permet l'exercice régulier de ses forces et n'exige de sa part aucune mutilation de ses instincts et de ses sentiments; lui donnant au contraire la pleine jouissance de son être.

Par la vertu du travail-fonction, les forces et les aptitudes de l'homme, loin d'être di-

minuées, s'accroissent : l'exercice de son activité, dans sa plénitude, coordonnée à l'action de ses semblables, produit son maximum d'effet utile. Ses sentiments de sociabilité sont satisfaits et se développent sans cesse; son besoin de justice trouve contentement dans une rémunération équitable, réglée par ses pairs, d'après la valeur de son concours à l'œuvre commune. Que pourrait-il manquer à l'homme dans un milieu ainsi constitué?

Par l'exercice intégral de l'activité humaine on obtient une production intense et sans doute supérieure aux besoins; par l'engrènement des fonctions diverses, par le règlement public de la quantité de travail exécuté par chacun, on arrivera forcément à une répartition équitable, d'où résultera pour tous le bien-être, sinon la richesse.

C'est ainsi que, sans grands efforts, l'on peut imaginer qu'on parviendra à l'extinction radicale du paupérisme et qu'on fera disparaître de la surface de la terre la misère hideuse. Et, de plus, la santé physique et morale de

l'homme étant assurée, on verra disparaître graduellement les maladies, dues à l'oisiveté, à l'excès du travail, à l'insalubrité; on verra s'accroître les forces de l'homme, sa vie se prolonger et sa vigueur relative le suivre jusqu'au terme d'une robuste vieillesse.

Ce seront d'autres cieux et une nouvelle terre, dira-t-on. Oui, sans doute, et cet heureux changement sera dû à la substitution du travail-fonction au travail forcé et maudit, forme primitive et barbare de l'activité humaine.

VI

CONCLUSIONS.

Le travail-fonction place l'homme dans ses conditions normales d'activité et par conséquent le rend heureux, résultat qui n'est point de petite importance. Car, il ne faudrait pas l'oublier, le bonheur pour un être vivant, sain de corps et d'esprit, c'est l'exercice complet

de ses facultés, qui lui donne la pleine jouissance de lui-même.

Le travail-fonction, par le rayonnement de toutes les forces humaines, produit le bien-être, sinon la richesse générale.

Le travail-fonction donnant à chacun la possibilité de s'incarner dans la vie générale par ses œuvres, on voit disparaître et tomber à terre la question du travail et du capital, ces frères ennemis, inconciliés jusqu'à présent.

Plus de causes de luttes, puisque d'une part la société a le plus grand intérêt à fournir les moyens d'action les mieux appropriés aux facultés de chacun; puisque d'autre part l'homme ne répugne plus au travail, qui fait sa joie et son bonheur.

L'homme n'a plus à demander du travail. Partout il lui est offert comme au plus précieux agent d'activité. Le capital n'a plus à chercher son emploi. Partout il reçoit la meilleure et la plus fructueuse destination. C'est l'intérêt de tous que le capital soit exploité avec le plus d'avantages.

Car, dans les conditions que nous esquis-

sons à grands traits, il est nécessaire de faire remarquer que l'homme se trouve naturellement disposé à la bienveillance, à la justice.

On n'a plus affaire à des oisifs, plus ou moins viciés, plus ou moins malheureux par le fait de cette oisiveté contraire à la nature, ni à de pauvres travailleurs surmenés, dégradés, endurcis, souffrants, victimes de la misère et de l'exploitation. Non, l'aspect des choses a complètement changé. Tout a pris un air nouveau, et, si je puis dire, un air de fête, simplement parce que l'homme est placé dans les vraies conditions de sa vie, qui sont d'être actif conformément à la nature de son être.

Le monde est renouvelé, et dans ce monde d'où la misère a été chassée, l'injustice et l'oppression ont disparu pour faire place à la Justice et à la Liberté.

L'unique piédestal qui puisse soutenir inébranlablement les statues de ces déesses immortelles qui ont toujours attiré les vœux des humains, c'est le travail-fonction, producteur de la richesse et, ce qui est beaucoup

plus, cause efficiente du bonheur de l'homme et de la paix sociale et j'ajoute qu'il est le seul moyen d'assurer la satisfaction des besoins moraux et matériels de l'homme, en l'unissant à ses semblables par les liens intimes d'une association véritablement intégrale.

Nota. — Ce travail a été publié dans le numéro de la *Revue socialiste*, février 1893.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
A LA MÉMOIRE DE MON AMI B. MALON.	I
INTRODUCTION. — Les Gueldistes, les Blanquistes, les Marxistes et les collectivistes révolution- naires au pied du mur.	9
Les Thélémites de Rabelais et les Harmoniens de Fourier.	55
Le sentiment de justice et l'idée d'organisation sociale.	91





• A LA LIBRAIRIE REINWALD

ET DU MÊME AUTEUR

Le vrai Voltaire, 1 vol. in-8°	6 fr. »
La Vie de Voltaire, un vol. in-18.	2 fr. »
La Morale Naturelle et la Religion de l'Humanité, 1 vol. in-18.	3 fr. 50
Blanquisme et opportunisme, ou la Ques- tion sociale, brochure in-8°. — Il reste quel- ques exemplaires	1 fr. »
Extinction du Paupérisme par le Tra- vail-Fonction, brochure in-8°	1 fr. »
Simple métaphysique, 2 brochures in-8° . .	1 fr. »

Librairie de la BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

ON TROUVE :

- Les Soirées de St-Pétersbourg, de Joseph DE
MAISTRE, avec notice et étude par E. DE POMPERY.
Lettres de Mademoiselle de Lespinasse,
avec notice et étude par E. DE POMPERY. . . .

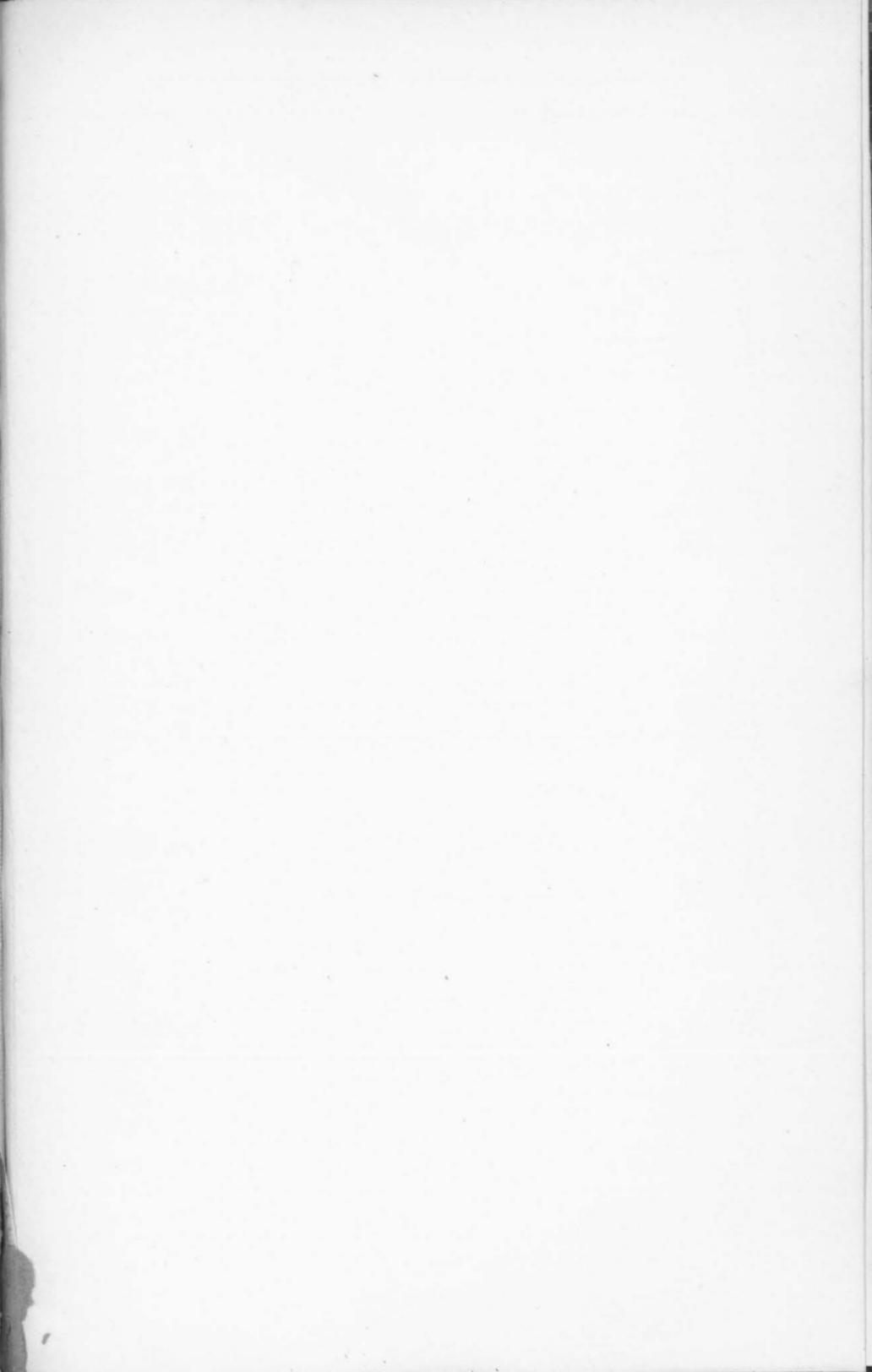
Chez LEMERRE, Éditeur, passage Choiseul, 23

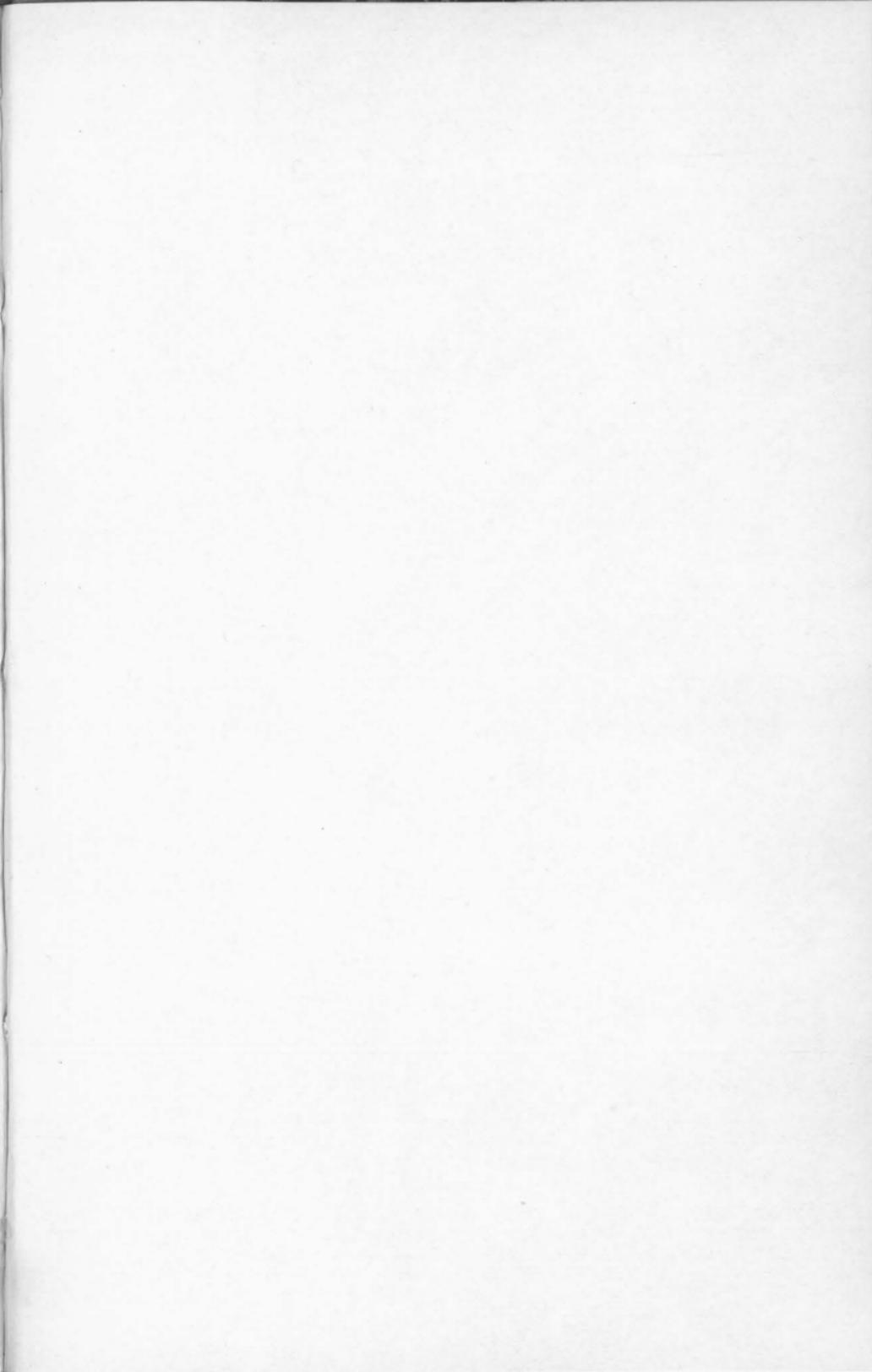
- Un coin de la Bretagne pendant la Ré-
volution. — Lettres de M^{me} Audouyn de POM-
PERY, 2 vol. in-18, avec photographies (édition
elzévirienne)
- 8 fr. »

Chez REINWALD (Édition Elzévirienne) :

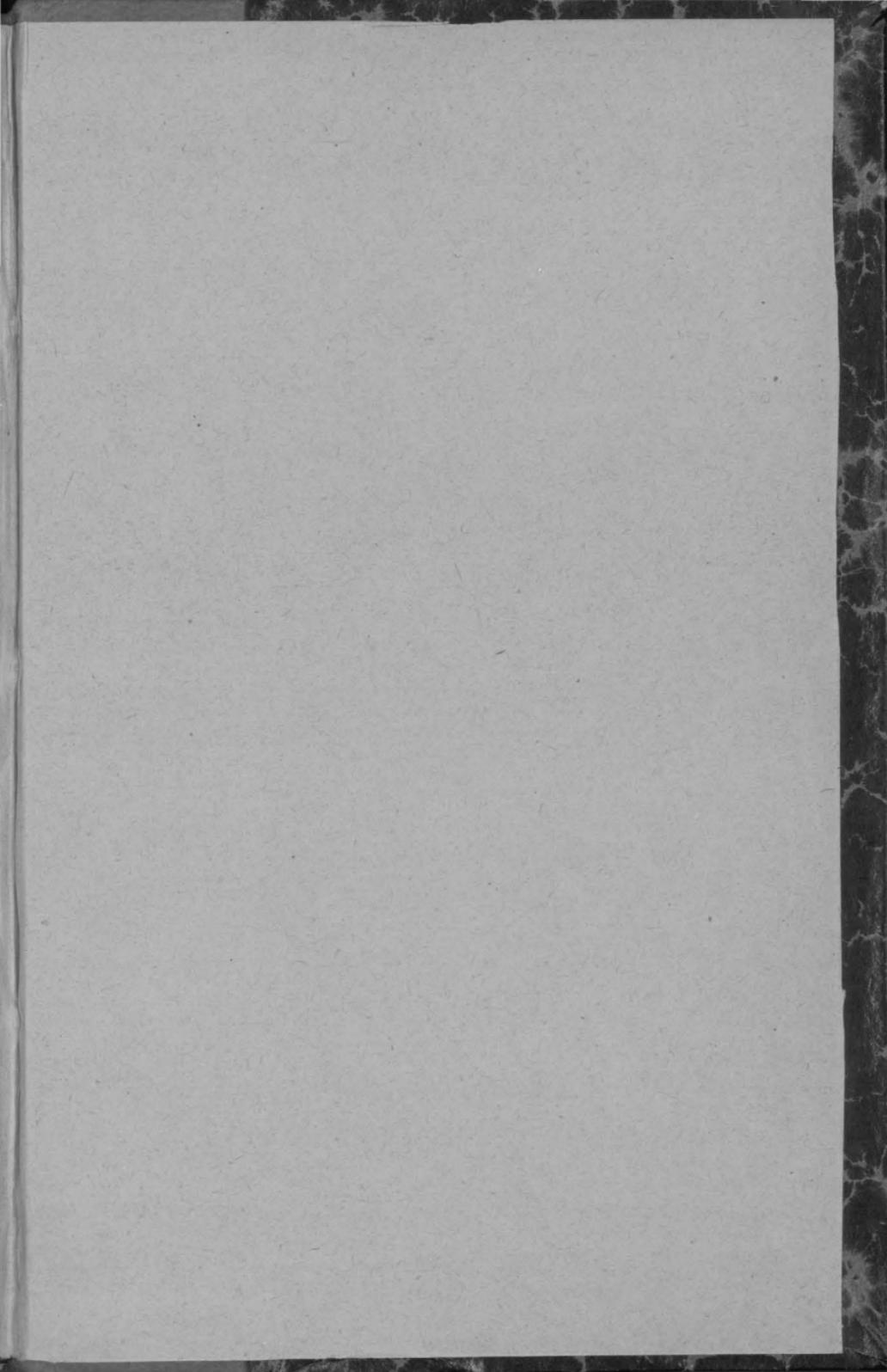
- Quintessences féminines, 1 vol. in-18.
- 3 fr. 50

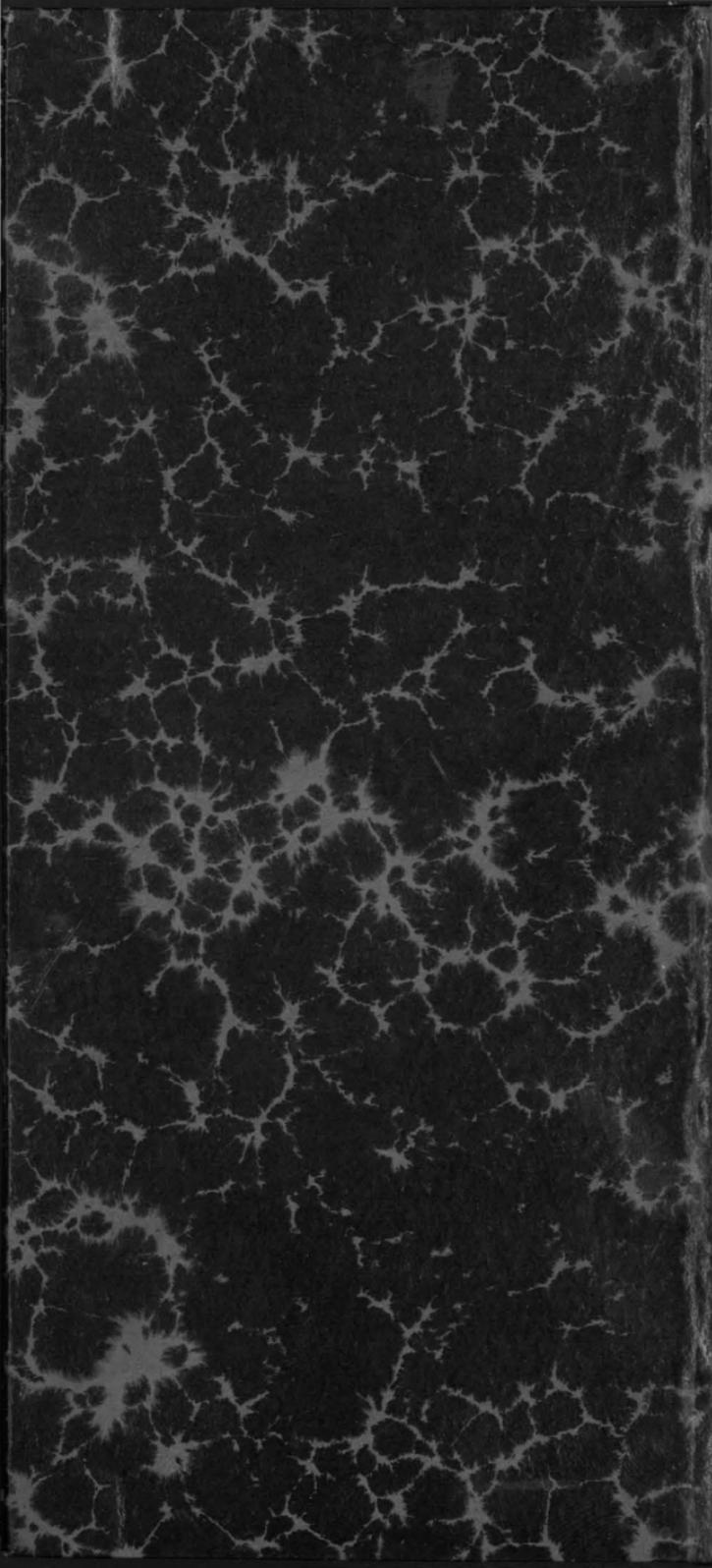
Typographie Firmin-Didot et C^e. — Mesnil (Eure).











PO
W
SA
RA